

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

L'AIGUILLE

PARLONS de l'aiguille! Quel rôle immense elle remplit dans le monde, cette pointe d'acier! Supprimez-la par la pensée, vous ôtez, d'un seul coup, ce que je ne sais plus quel auteur appelait, assez justement, le plus beau sceptre de la femme. L'aiguille sous-entend le labeur féminin, & quel labeur! Pénétrez à tous les étages, depuis le sous-sol jusqu'au grenier, dans la plupart des demeures, l'aiguille diligente marche & marche encore! Prêtez l'oreille! Entendez-vous dans l'atelier le bruit régulier de la pointe d'acier passant, repassant dans l'étoffe : zis! zis! zis! & toujours zis! zis! zis! c'est la musique gagne-pain de l'ouvrière. Montons au premier : une mère travaille, entourée de ses enfants, préparant une petite robe à mademoiselle Bébé; elle coud gaiement, zis! zis! zis! Gravissons un autre étage, nous retrouvons l'aiguille affairée, pressée. Montons encore, une femme raccommode une blouse, une grosse blouse de travail — zis! zis! zis! Il se fait tard, n'importe! l'aiguille court à travers les mailles.

L'aiguille, qui tire son nom du latin *aculeus*, aiguillon, a, comme l'épingle, toute une histoire. Il est probable que les Hébreux & les Égyptiens s'en servaient. Il paraît hors de doute que les Grecs la connaissaient, mais il est aussi certain qu'elle fut bien modifiée en route, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

On est parvenu à la perfectionner tellement, qu'elle semble ne devoir jamais être plus délicate, plus facile à manier, plus délicate & plus agile.

Mais aussi, avant de nous être livré, ce petit bout d'acier poli a passé entre bien des mains.

Travail curieux, prodigieux en vérité, que celui-là, lorsque l'on songe au prix où l'on vend l'aiguille à coudre.

A l'état embryonnaire, elle est en fil de fer; on l'apporte en bottes dans les fabriques; avant toutes choses, on la fait rougir au feu, & on la jette incandescente dans de l'eau froide. Première opération! C'est le bain qui va la fortifier, & après cette immersion, elle sortira transformée en acier & à jamais pliante, molle ou résistante. Le fabricant met de côté les plus cassantes, qui s'appelleront plus tard aiguilles anglaises; les autres, deviendront aiguilles ordinaires. Il s'assure également de la grosseur du fil, de son diamètre bien égal, etc.

Après le triage des bottes, que fait-on? le dévidage des bottes, la division des fils, des morceaux de longueur convenable, le redressage, le dégrossissage, le palmage, la marque, le troquage, l'évidage, le polissage, enfin, la mise en paquets.

Vous voyez qu'avant d'arriver jusqu'à nous, la petite aiguille fait travailler nombre d'ouvriers. Voilà, par exemple, notre fil d'acier suffisamment dégrossi, juste à point, coupé par brins de longueurs à peu près égales; vite, un autre ouvrier s'en empare; d'un coup de marteau bien donné, il aplatit un des bouts destiné à la tête; il en fait une sorte de palme, de là, le nom de palmage. Il s'agit maintenant, de *recuire* l'acier : on l'introduit dans un petit four, sur une plaque de fonte; suffisamment chauffé, on le laisse lentement refroidir. Ceci terminé, la *marque*, c'est-à-dire le trou, le chas, est fait en deux coups de poinçon; mais l'ouverture pratiquée n'est pas encore évidée; rien

de plus facile : à l'aide d'un poinçon ayant la forme du trou, un ouvrier spécial traverse l'aiguille de part en part ; tout cela se trouve terminé en peu d'instant. Ceux qu'on emploie à cette opération acquièrent tant d'habileté, tant de précision & d'infailibilité dans le regard, qu'il s'amuse parfois à faire un trou dans un cheveu.

Est-ce tout? Non, nous avons commencé par le *dévidage*, nous arrivons maintenant à l'*évidage*. L'*évideur* est un maître ouvrier chargé de pratiquer de chaque côté de la tête de l'aiguille, au prolongement de l'œil, une rainure dans le sens même de la longueur.

Armé d'une lime spéciale, d'une pince pour maintenir l'aiguille en respect, il fait, en deux temps, une rainure longitudinale de chaque côté, puis arrondit la tête, la polit, la rend douce au toucher : deux ou trois coups bien donnés, c'est chose finie.

Les aiguilles sont ensuite jetées dans une auge, pêle-mêle, sans distinction. Un roulement de va-et-vient imprimé à l'auge, les range parallèlement entre elles ; les voilà qui prennent leur rang comme des soldats à l'appel du tambour. Elles glissent les unes sur les autres, & se placent, sans difficulté de la façon la plus régulière. De toutes ces opérations, celle de l'émeulage ou aiguisage, destinée à former la pointe, fut pendant longtemps la plus pénible. La pointe de l'aiguille mise sur une pierre d'émeri, à laquelle on a imprimé un mouvement giratoire, étincelle, subit un émouillage, s'effile & mérite le surnom : *pointu comme une aiguille*. Ce fut là un travail dangereux, meurtrier. Que d'ouvriers ont péri sur ce champ de bataille ignoré ! En effet, une poussière impalpable de grès & d'acier vole sous les doigts de l'aiguiser, & pénétrant dans ses poumons, le condamne inévitablement à la phthisie. Des milliers de jeunes gens de 20 à 25 ans ont été ainsi enlevés, croyant, jusqu'au bout peut-être, les infortunés ! pouvoir lutter victorieusement contre cette poudre meurtrière. Quelle histoire lamentable ne ferait-on pas avec le martyrologe des grandes usines ? Comment rencontre-t-on des ouvriers assez absurdes pour se livrer à des travaux jugés pernicieux ? L'appât d'un salaire plus élevé tente ; on a des enfants, une femme que l'on aime ; l'argent donne la vie ;

c'est le soleil de l'artisan. On connaît le danger on va droit à lui, résolument, en chantant, car le jour de paie, on fait double récolte, & comme les louis d'or résonnent gaïement dans les deux mains, lorsqu'on les rapporte à la maisonnée ! Il est vrai qu'une toux cavernueuse fait entendre déjà son lugubre tocsin ; les joues se creusent, les yeux grandissent, brillent d'une flamme étrange ; le corps s'amaigrit, les épaules rentrent, la poitrine se courbe ; de temps à autre, le sang colore les lèvres ! la mort plane ; peut-être, en fuyant loin, bien loin de la fabrique, en revoquant la campagne aux purs horizons, à l'air libre, peut-être pourrait-on recouvrer la vie, mais il faut que les autres vivent, & l'on meurt !

Heureusement, un mécanicien bien inspiré, l'Anglais Georges Prior, inventa, en 1809, un appareil fort simple, très-peu coûteux & qui atténue le mal causé par la poussière d'acier : le vent d'un fort soufflet, adroitement dirigé sur les meules, entraîne au loin cette poudre pernicieuse pour l'ouvrier.

L'Allemagne & l'Angleterre produisent infiniment plus d'aiguilles que la France. La fabrication des aiguilles atteint son plus haut degré de perfection à Birmingham (Angleterre). Pendant un certain temps, notre pays ne possédait que deux fabriques importantes ; à Laigle toutes deux. Ensuite, il y en eut onze : cinq à Laigle, deux dans le faubourg de Vaise, à Lyon ; une à Paris, une à Chantilly, une à Mascron (Sarthe), une à Maronvel (Orne). Ces fabriques réunies ne fournissaient pas tout à fait le cinquième de la consommation intérieure ; les quatre autres cinquièmes étaient importés de l'étranger. Mais notre industrie lutte cependant avec énergie, & si, sur ce champ de bataille, nous ne battons pas toujours l'Angleterre, nous triomphons au moins des Allemands : arme pacifique par excellence, pourquoi faut-il que l'aiguille ait donné son nom à ces fusils qui envoient en une minute plus de balles que l'ouvrière diligente ne peut faire de points ?

Vive l'aiguille, instrument de travail, & maudits soient tous les engins de mort ! L'aiguille signifie labeur, satisfaction du devoir accompli, & sous-entend les joies calmes & douces du foyer !

RICHARD CORTAMBERT.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LES FAMILLES ET LA SOCIÉTÉ EN FRANCE

AVANT LA RÉVOLUTION

PAR M. DE RIBBE (1).

C'est sur des documents absolument inédits, tirés des archives domestiques de quelques anciennes familles, que M. de Ribbe a écrit ce nouvel ouvrage, curieux, intéressant & tout à fait digne d'attention. Les familles provençales, (elles n'étaient pas, en cela, les seules en France) avaient l'habitude d'inscrire dans un registre qu'on appelait : *livre de raison*, les événements qui leur arrivaient ; le père y écrivait les naissances, les mariages, les décès, les ventes, les achats, les accidents extérieurs même ; très-souvent, il accompagnait ces notes intimes de quelques réflexions qui montraient la pente de ses idées & le fond de ses sentiments. Précieux documents, s'il en fut, que ceux qui retracent si fidèlement & si exactement les mœurs des générations qui nous ont précédés ! précieuses chroniques de la vie intime, qui, remises au jour, au grand jour du dix-neuvième siècle, viennent plaider la cause des temps anciens, que l'on méconnaît, & disent avec éloquence que si les siècles qui nous ont précédés n'avaient pas vu les immenses progrès matériels dont jouit notre époque, ils possédaient d'autres biens mille fois plus précieux, la foi, l'honneur, la vertu, le respect de la famille & l'amour du pays. Ils attestent aussi, ces *livres de raison*, que certains progrès, dont à cette heure on est si fier, tels que l'instruction du peuple entr'autres, ne sont qu'un simple & même très-imparfait retour aux coutumes d'autrefois ; en les lisant, on peut dire à ceux qui demandent à grands cris l'enseignement gratuit à tous les degrés : — Mais ce que vous demandez, vous l'aviez ! vous l'avez détruit par les révolutions ; la chose est, non à commencer, mais à recommencer !

Les *livres de raison* attestent, à toutes leurs pages, les habitudes graves & chrétiennes d'autrefois. Un enfant vient au monde, le père a inscrit le nom & la date, & il ajoute : *Grand Dieu ! qu'il meure plutôt que de vous offenser ! Mon Dieu ! que cette enfant soit pure ou qu'elle ne soit pas !* Ainsi le

vœu de la reine Blanche se retrouvera sous la plume de ces vieux bourgeois d'autrefois. L'un d'eux (livre de la famille Garidel, d'Aix), commença son registre en ces termes :

« *In nomine Domini*. Ce 9 juin 1680, jour de la » Pentecoste, après avoir demandé ce matin à » Dieu que, si le peu de bien que je possède est mal » acquis, ou s'il donne à moi ou à mes enfants » matière à offenser sa souveraine bonté, je le » supplie de m'en priver & eux aussi, je commence » ma généalogie, sur laquelle je passerai fort légèrement, » ne me proposant que la pure vérité dans » ce que j'ay à dire. »

Convenons que ces sentiments de nos anciens n'ont rien de vulgaire. Les testaments, l'auteur en cite plusieurs, portent, plus que tout autre écrit, cette marque grave & sérieuse, & en lisant les dernières volontés de ces marchands de Marseille ou de Nîmes, on croirait entendre parler les patriarches ; comme le saint homme Tobie, du fond du sépulcre, ils enseignent leurs descendants, & ils prolongent, par leurs dispositions dernières, leurs œuvres charitables. Appuyé sur ces documents, M. de Ribbe a pu restituer une image de la société française d'autrefois, & dans une série de chapitres *le Foyer domestique*, *le Père de famille & l'École*, *le Ménage rural*, *la Bénédiction paternelle*, il nous montre les familles sous les couleurs les plus nobles : soins assidus de l'éducation, prière en commun, épargne judicieuse en vue des dots à conquérir & du patrimoine à transmettre, paix intérieure, solidarité d'affection entre les parents à divers degrés, autorité du père, vénération & obéissance des enfants, voilà ce dont les livres de raison témoignent, & voilà l'état de perfection dont nous sommes déçus. Le grand & fier caractère de l'ancienne France se dresse à mesure qu'on fouille dans l'histoire ou publique ou privée de notre pauvre pays.

Le livre de M. de Ribbe, si curieux & si nouveau, renferme plus d'une leçon de modestie pour le temps actuel ; il enseigne aussi par quelle voie famille & patrie pourraient se régénérer. Nous recommandons à nos lectrices cette sérieuse & attrayante lecture.

M. B.

(1) 2 vol. in-12, chez Albanel, 7, rue Honoré-Chevalier. Prix : 6 francs.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

APRÈS SA PREMIÈRE COMMUNION

PAR MADEMOISELLE D. DE LA GRANGÈRE (1).

Ce délicieux volume, petit bijou de typographie, se compose de dix lettres adressées à une jeune fille par une amie aussi aimable qu'intelligente & pieuse. Elle lui rappelle les émotions du plus beau jour de la vie, elle lui parle de sa mère, elle lui montre les vertus que désormais on attendra

(1) Très-joli volume avec encadrements de couleur, prix : 3 francs. Chez Sauton, libraire, rue du Bac, 41. Paris.

d'elle : le bon caractère, la douceur, la bonté, l'esprit de famille, la charité, le travail, la piété; & tous ces conseils excellents par le fond sont détaillés avec autant de grâce que d'esprit. Ce volume formerait un beau souvenir à offrir à une communiant : c'est pourquoi nous le signalons à l'entrée du mois de juin, ce mois où les roses s'épanouissent pour la Fête-Dieu & où les cœurs s'ouvrent pour le festin eucharistique. *Le Journal de Marguerite*, si justement estimé, & *Agathe, ou la Première Communion* (2) sont des livres préparatoires à cette grande action; celui-ci en prolonge l'heureux retentissement.

M. B.

(2) *Agathe ou la Première communion*, par madame Bourdon, in-12, chez H. Allard, 13, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, Paris. Prix : 2 fr. 50 c.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

ONZIÈME LETTRE

DE L'ADMIRATION ET DE L'ENTHOUSIASME

MA CHÈRE NATHALIE,

IL y avait bien longtemps que vous ne m'aviez pas répliqué avec autant de verve. Il est facile de voir que vous croyez avoir mis la main sur un argument irrésistible. Je ne m'en émeus pas autant que vous vous l'imaginez. Si mes conseils vous conduisent au résultat dont vous me faites une menace, je m'en réjouirai au lieu d'en concevoir des regrets.

Vous me dites que si l'on appliquait cette indulgence excessive dont je me fais l'apôtre, on risquerait fort de perdre le sens critique, & cependant, ajoutez-vous, il n'est guère possible de tout admettre ni de tout admirer sans discernement.

Assurément, ma chère enfant, je suis loin de

contester la sagesse de cette maxime, à la prendre à un point de vue purement abstrait. J'admets comme vous qu'on ne saurait s'enthousiasmer à tout propos & à tout hasard. Seulement, s'il faut vous dire la vérité, il me semble qu'à l'heure présente, nous sommes tout à fait aux antipodes de cette extrémité. Le danger actuel n'est pas de tout admirer indistinctement, mais au contraire de ne plus s'intéresser à rien & d'excéder, par une sorte de parti pris, la limite raisonnable de toutes les critiques.

Laissons de côté, si vous le voulez bien, les sermons qui me donnent une position trop avantageuse contre vous. Il n'est pas contestable que les souvenirs ou les prétentions littéraires s'effacent ici devant un intérêt moral supérieur. Mais je ne suis pas éloigné, Nathalie, ne fût-ce que pour mériter pleinement votre critique, de soutenir, qu'en général nous accordons beaucoup trop au malin plaisir de blâmer & de critiquer autrui. Nous ferions mieux de garder notre esprit disponible pour entrer dans l'intention des œuvres & le sentiment de leurs beautés.

Ne fermons point à plaisir nos yeux sur ce qui est; ayons le bon sens de l'apercevoir, & surtout le courage de le dire.

Il est constant qu'à l'heure présente, l'esprit du siècle &, ce qui est bien autrement important, l'esprit de la jeunesse est tourné vers une sorte de dénigrement. On croit établir sa propre supériorité en ne reconnaissant celle de personne. On s'imagine donner à ses pensées l'apparence d'habiter une région supérieure, parce qu'on regarde les discours & les œuvres des hommes, du haut d'une grandeur imaginaire.

Cette espèce de manie atrabilaire est plus particulièrement visible chez certains jeunes hommes qui croient, bien mal à propos, lui emprunter de la dignité & de la grandeur. Ils ne se contentent même plus de cette malveillance dont ils se sont fait une habitude, de ce besoin d'épiloguer & de mordre sur tout, qui leur constitue une spécialité & une distinction. Ils finissent par un long & continu exercice de cette répulsion pour tout ce dont ils ont connaissance, par prendre, jusque dans leur physiologie, la chétive & misérable apparence de gens complètement dégoûtés. En même temps qu'ils ne peuvent plus supporter les autres, on dirait qu'ils ne viennent guère mieux à bout de se supporter eux-mêmes.

Cette sollicitude des défauts, ce besoin de discerner & de savourer en quelque sorte les imperfections en toutes choses, cette tendance à les supposer ou à les grossir finit par communiquer aux âmes cette même disposition qui, dans le monde, constitue ce que l'on appelle familièrement les *caractères rageurs*. Ceux-là ont le triste don de n'être jamais satisfaits. Ils passent bien vite du dégoût à l'irritation & à l'empchement, & leur vie se consume tout entière à tonner contre le tiers & le quart.

N'est-ce pas là un peu l'image de la jeunesse de notre temps? Elle se défend de l'enthousiasme comme d'une duperie, & de l'admiration comme d'un ridicule. C'est ainsi que, sans l'avoir voulu & s'en être douté, elle arrive à cette insensibilité, à cette atonie dont on avait fait jusqu'ici, faut-il le dire en prenant soin, bien entendu, de protester contre toute application, dont on avait fait un des attributs distinctifs du crétinisme.

Il n'est pas déjà si facile qu'on le pense d'admirer à propos & dans la vraie mesure de chaque mérite. Il y faut deux choses qui ne sont pas données à tous, une certaine finesse de discernement qui nous éclaire, & une certaine sensibilité qui nous intéresse. Beaucoup, en dépit des apparences qu'ils se donnent ou des prétentions qu'ils affichent, n'ont pas de lumières suffisantes pour comprendre comme il conviendrait des beautés peu accessibles, ou cette délicatesse de cœur qui permet aux âmes une émotion égale à leur pensée.

La critique, ma chère Nathalie, est une chose

singulièrement facile. Il se trouve qu'elle est tout à la fois une satisfaction pour notre médiocrité, & une tentation pour notre malice.

C'est une façon bien simple & bien économique de nous trouver supérieurs, que de fermer tout bonnement les yeux aux mérites d'autrui, de réunir tout l'effort de son attention sur quelque défaut, peut-être microscopique, & de s'en faire ainsi comme par la concentration des rayons lumineux dans une lentille, une image grossissante qui occupe tout le champ de vision & en chasse le reste.

Nous feignons alors de croire qu'en dehors de ces imperfections, si nettement saisies par notre perspicacité, il n'y a plus rien qui mérite de nous retenir & de nous charmer.

C'est ainsi que nous nous dispensons de rendre justice aux autres & que nous trouvons le moyen de les écraser à peu de frais. Nous triomphons intérieurement, & parce que nous nous sommes attribué les fonctions de juge, parce que nous nous sommes arrogé le droit de prononcer la sentence, nous éprouvons la joie inextinguible de nous trouver bien supérieurs. Sans doute nous ne sommes ni des poètes, ni des orateurs, ni des écrivains, ni des artistes; mais, sans doute aussi, s'il nous plaisait de prendre en main le pinceau ou la plume, si nous voulions nous mêler de donner des conseils ou des consultations, nous éviterions, cela va sans dire, les défauts & les faiblesses que nous avons eu le mérite de signaler.

C'est ainsi que la méchanceté donne si complaisamment la main à la sottise, pour nous confiner dans les régions inférieures de la critique. Nous ne nous apercevons pas que nous prenons pour une qualité & un progrès de notre esprit ce qui se réduit à un véritable abaissement.

Ceux qui se vantent si cavalièrement de concentrer leur attention sur les défauts afin de n'être pas pris pour dupes & de ne pas dépenser leur admiration en vain, ne s'aperçoivent pas qu'ils se vantent. Ils ne sont plus assez riches de cœur & de sentiment pour se permettre une semblable prodigalité.

Je n'ai pas besoin, ma cousine, de me livrer avec vous à une dissertation métaphysique, pour vous faire admettre que l'admiration comporte un certain sentiment & une certaine intelligence des beautés pour lesquelles on s'émeut. Or, le caractère élevé & délicat de la beauté n'apparaît nulle part au premier venu. Le gros du public est réduit ici à un vague instinct. En vain les philosophes parlent-ils, dans un langage séduisant, de cette beauté universelle à laquelle nulle âme humaine ne saurait demeurer insensible. Il n'en est pas moins certain que, dans la pratique, cette notion se défigure, absolument comme il arrive de la conscience & de la loi morale, en vertu desquelles le sauvage assassine & dévore son vieux père.

Il en va de même de l'idée du beau. Bien que nous l'admettions en théorie, en vertu d'un prin-

cipe aussi vague qu'incontestable, lorsqu'il faut arriver à la réalité & entrer dans le sentiment des expressions qu'elle peut revêtir, il faut absolument en venir à une éducation spéciale. Un certain degré de supériorité est absolument nécessaire pour arriver à la puissance d'admirer, & cette puissance marque d'une manière sûre la valeur & le niveau d'un esprit.

Ces phénomènes observés, non plus dans l'ordre artistique & littéraire, mais dans le monde moral, y présentent encore plus d'intérêt & de portée.

Il est un fait certain, c'est que, pour croire les hommes bons, il faut absolument être bon soi-même.

Vous trouvez partout des gens qui portent des jugements sur leur prochain avec une grande sévérité et une grande raideur. L'égoïsme & la malice sont intéressés ici d'une façon bien plus directe & bien plus étroite. La rigueur que nous déployons avec tant de complaisance, devient pour nous une attestation de moralité & un certificat de vertu. Nous nous persuadons à plaisir que le public sera la dupe de cette comédie; que nous lui paraîtrons avoir échappé à tous les défauts dont nous faisons la critique.

Il est cependant certain qu'à l'encontre de ce préjugé, les difficiles qui reprennent si doucement autrui ne sont point ceux qui pratiquent le mieux les vertus au nom desquelles ils nous condamnent. On a souvent fait cette remarque, que, de tous les historiens latins, Salluste, l'auteur de la *Conjuraison de Catilina* & de la *Guerre contre Jugurtha*, avait été un des plus austères & des plus impitoyables en paroles. Nul n'a fait entendre des déclamations plus éloquentes & plus convaincues contre la corruption de son siècle; & cependant, si l'on compare sa biographie avec ses œuvres, il faut bien reconnaître qu'il devait lui en coûter peu de recommander si vertement aux autres la vertu, le désintéressement & l'abnégation, alors qu'il s'en dispensait si aisément pour lui-même.

J'en dirai autant du philosophe Sénèque, puisque je me trouve avoir mis le pied dans les exemples antiques. Il faut lire dans ses *Lettres*, dans ses *Traité*s, en un mot, dans tout ce qu'il nous a laissé de lui, ses tirades & ses invectives contre l'argent, contre le luxe, contre les richesses de la table & de l'entretien, contre l'accumulation inutile des trésors & la construction fastueuse des édifices, pour bien comprendre le contraste tout à la fois odieux & ridicule qui existait entre ces paroles & ces *jardins* de Sénèque, dont l'Empire Romain tout entier connaissait la splendeur inouïe, à ce point que les Césars ne surent imaginer rien de mieux pour leur personne sacrée. L'histoire est ainsi remplie de cette hypocrisie, bâtie en colonnades de marbre.

Au contraire, si vous rencontrez dans le monde, Nathalie, quelques-unes de ces personnes rares qui, suivant la parole de l'Évangile, ne jugent pas pour n'être pas jugées, qui découvrent à toutes les

actions répréhensibles ou un motif possible ou une excuse plausible, qui trouvent avec un art ingénieux non plus le mauvais mais le bon & l'excellent côté des hommes & des choses, soyez sûre, ma chère cousine, que vous êtes en présence d'une nature supérieure & exquise.

Surtout, ne donnez point, ma chère enfant, dans l'argument des malveillants, des envieux, des incapables, des hommes qui se croient prudents pour être mauvais, & habiles pour être retors. « Cette candeur ingénue, disent-ils, est tout bonnement un métier de dupe & cette illusion une faiblesse de l'esprit. A quoi sert-il de s'obstiner à voir les hommes en beau? Pendant qu'on leur donne si complaisamment quittance de leurs fautes & de leurs mauvaises intentions, ils se trouvent avoir beau jeu pour gagner la partie contre vous. Ils abritent commodément leurs machinations & leurs perfidies derrière votre propre crédulité, & vous vous trouvez, par votre maladroite charité, avoir prêté la main à leur malice. »

Je connais force gens qui répéteraient au besoin ces sottises & qui se feraient un honneur de les prendre pour leur compte. Ils se vantent de voir le genre humain en laid & de rester ainsi dans toute la rigueur de la vérité. Ils n'ont jamais de relations de paroles ou d'affaires avec qui que ce puisse être, sans supposer, de prime abord, qu'on songe à les tromper & à les exploiter. Le monde leur apparaît ainsi comme peuplé d'escrocs & d'âmes basses, contre lesquels nulle défiance n'est condamnable & nulle précaution déplacée.

De telles gens, ma chère cousine, doivent être jugés sévèrement. Presque toujours ils portent en eux une prédisposition marquée à tout ce qu'ils reprochent aux autres. La plupart méritent la défiance qu'ils pratiquent envers autrui. L'hypothèse la plus favorable dont on puisse leur faire la miséricorde, c'est encore de supposer que des circonstances malheureuses les ont retenus, durant une grande partie de leur vie, en contact avec le rebut de l'humanité.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Nathalie, que cette dernière circonstance n'arrive jamais, & qu'en dernière analyse ces zoïles de l'humanité ont puisé dans leur âme propre le mépris qu'ils affectent pour leur prochain. Ils ont beau avoir l'orgueil d'eux-mêmes, ils n'en ont certainement pas l'estime. L'orgueil est une espèce de prétention extérieure qui s'affiche par audace & se soutient par fausse honte; mais l'estime vraie, l'estime intérieure est une louange qu'il faut mériter cent fois avant d'oser se l'accorder à soi-même dans le silence de son cœur.

Non, l'homme n'est pas si mauvais qu'ils ont la triste prétention de nous le faire croire, & ceux qui lui reconnaissent encore des qualités & des vertus ne sont pas aussi chimériques ni aussi dupes qu'on se plaît à le répéter. C'est un des plus heureux privilèges de la nature humaine de ne

point se corrompre & de ne point périr tout entière. La tentation a beau s'emparer de tout notre courage & lasser toute notre énergie ; nous avons beau faiblir & manquer à nos devoirs, il n'en est pas moins vrai qu'il reste au fond de toute âme & de toute volonté ce qui suffit pour la relever & la rendre à la vie morale. Les âmes vraiment belles & vraiment justes ont ce don supérieur de discerner dans chaque nature le côté par où, même dans sa chute, elle demeure intacte. Elles voient à côté de l'action qu'elles condamnent, de l'habitude vicieuse qu'elles blâment, des mauvaises pensées dont elles tiennent compte, elles voient dans ces âmes indécises tout ce que le bien garde encore de puissance, le cœur d'élan, la volonté de force. C'est ainsi qu'à un point de vue très-élevé, on prend les hommes non pour ce qu'ils sont en réalité, avec leurs faiblesses, leurs retours, leurs velléités criminelles, mais pour ce qu'ils sont capables de devenir en effet, s'ils veulent un jour prendre en main le gouvernement d'eux-mêmes.

Cette façon d'agir n'est point le résultat d'une illusion, & elle n'invite pas non plus les hommes à exploiter notre crédulité. Ce sont les sceptiques & les malveillants qui gâtent la nature humaine. Ils comptent tellement sur ses méchancetés ou ses sottises, qu'ils finissent par les lui imposer en quelque sorte. Ils consacrent, en les proclamant si hautement, l'hypocrisie, la fourberie & la mauvaise foi.

Au contraire, comme le disait si sagement un moraliste, la façon la plus efficace de rendre les hommes meilleurs, c'est de les croire bons. On fait quelque effort pour justifier l'opinion favorable dont votre prochain vous fait l'avance, & le désir de mériter ce qui vous est ainsi accordé a fini plus d'une fois par rendre les moins parfaits semblables à l'idéal qu'on leur avait prêté.

Permettez-moi, Nathalie, en terminant, de ne pas me refuser un sourire au sujet de la prétention que vous mettez en avant de ne point vous abandonner à l'admiration ni à l'enthousiasme, et d'aller tout droit, par la critique, aux côtés faibles de ce que vous vous proposez de juger. Il vous sied bien, en vérité, ma chère cousine, de vous ranger dans cette foule terne & inconsciente des indifférents, ou dans le bataillon haineux des critiques à tout rompre. Vous avez dans l'âme trop de richesse & de puissance. L'inspiration d'un écrivain ou le noble entraînement d'un héros parlent trop haut à votre cœur. Il faut avoi r fait

un autre apprentissage & avoir subi d'autres épreuves de la vie, pour arriver à ce désenchantement & tomber dans cette impuissance. Il faut du temps pour que l'âme soit ainsi diminuée & pour qu'elle perde cette bienveillance native dont l'enfance & la jeunesse ont l'heureux privilège. Alors tout paraît beau, aimable, souriant, parce que l'enfant porte en lui-même toutes les grâces dont il revêt autour de lui la création. Plus tard, il apprendra les humiliations de la vie & il prendra pour de la justice son aigreur ou son besoin de revanche. Lorsque la jeunesse prolonge les heureuses dispositions du premier âge, c'est que l'âme s'est conservée pure & le cœur généreux.

Vous pourriez, Nathalie, pousser plus loin encore ces pensées. Vous pourriez retrouver dans l'histoire des peuples & dans la destinée des civilisations le même contraste entre l'indulgence & la critique de parti pris, & malgré l'immensité du théâtre, vous trouveriez encore que les mêmes causes produisent les mêmes effets dans l'ordre social.

Il y a des époques d'enthousiasme, de poésie, d'abandon, & plus tard, des périodes d'aigreur, de défiance, de critique. Ces derniers temps sont aussi ceux du découragement chez les grandes âmes & de la corruption chez les âmes inférieures. Lorsque la sévérité dépasse, lorsque le sentiment d'une juste confiance en soi-même ou d'une indulgence nécessaire envers les autres finit par être honni & écarté, les hommes & les nations en viennent à imiter ce petit enfant qui, sur une parole imprudente, s'en allait répétant : « Je ne dis pas la vérité, » moi ! parce que je suis un menteur. C'est maman » qui l'a dit ! »

Que les esprits censeurs & chagrins y prennent garde ! A force de répéter à nos contemporains que chez eux il ne reste plus rien qui soit digne d'éloge, ils finiront par le faire croire à ces caractères amoindris qui tiendront à honneur de justifier la critique, comme autrefois nos pères s'efforçaient de mériter la louange.

Adieu, ma chère Nathalie, gardez soigneusement votre caractère admiratif & porté à l'expansion. Rappelez-vous la fable du renard qui avait perdu sa queue, & dites-vous qu'il ne faut pas renoncer si aisément à l'enthousiasme, sur le conseil de ceux qui ne peuvent plus l'éprouver.

Je vous serre affectueusement la main.

ANTONIN RONDELET.



LA PETITE AMAZONE

I

Il avait plu, l'herbe était humide, les chemins fangeux, la plaine déserte; le vent faisait tourbillonner les feuilles mortes, & le soleil se couchait derrière un épais rideau de nuages.

Dans un salon de campagne, meublé avec une simplicité rustique, une dame en son automne, & un homme aux cheveux grisonnants jouaient aux échecs auprès d'un feu vif & clair qu'ils entretenaient avec soin, car la soirée était froide, une triste soirée d'octobre. Ceci se passait le 20 octobre 1870.

« Échec au roi ! s'écria tout à coup la dame d'un air triomphant. Monsieur Landry, vous n'êtes point à votre jeu; si vous n'y prenez garde, je vais vous faire mat en quatre coups.

— Est-ce bien sûr? Tel menace qui a grand peur, répliqua monsieur Landry en couvrant la pièce attaquée. Voici mon roi hors de péril. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi de chacun de nous, n'est-ce pas, madame Derbin? fit-il avec quelque ironie. — Ma sœur Anne, je veux dire mon cher Maurice, ne vois-tu rien venir? ajouta-t-il du même ton railleur, en s'adressant à un jeune homme de bonne mine & de tournure un peu nonchalante, qui, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, fixait sur la campagne ses grands yeux bleus, très-beaux & très-doux. »

Madame Derbin tressaillit.

« Pourquoi cette question, monsieur? demanda-t-elle. Auriez-vous appris quelque chose d'alarmant?

— Non, ma mère, ne vous mettez point martel en tête, s'empressa de dire le jeune homme d'une voix aussi douce que son regard. Tout est bien calme, & ce soir, du moins, il ne se passera rien d'insolite. »

Comme pour donner un démenti à ces paroles, des cris s'élevèrent soudain, discordants, menaçants, très-pénibles à entendre. Madame Derbin, effrayée, courut à la fenêtre, aperçut un détachement d'infanterie qui arrivait au pas redoublé avec de grandes clameurs; &, tremblante, elle prit le jeune homme dans ses bras.

« Mon fils, mon cher Maurice ! s'écria-t-elle.

Le cher Maurice se mit à rire.

— Pauvre mère, il faut moins qu'une ombre pour l'effrayer, dit-il. Tu n'as donc pas reconnu ces gens qui crient? »

La bonne dame, qui avait peine à se remettre de son émoi, regarda la troupe bruyante, poussa un soupir d'allègement, & dit, en riant aussi de la frayeur qu'elle avait montrée :

« Ce n'est rien; c'est le capitaine Mongazon qui fait manœuvrer sa compagnie.

— Alors ne dites pas que ce n'est rien, car c'est au contraire quelque chose qui mérite toute notre attention, répliqua monsieur Landry en s'approchant à son tour de la fenêtre. »

La compagnie du capitaine Mongazon était bien la plus dépenaillée qu'on pût voir. Ces soldats d'un jour n'avaient ni armes ni uniforme. A la vérité, ils n'en manœuvraient que mieux. C'étaient de lourds villageois qu'un attirail de guerre eût singulièrement embarrassés. Coiffés de bonnets de coton, chaussés de sabots, vêtus de blouses bleues, la bonne volonté leur tenait lieu de tout, même de chassespots; ils faisaient l'exercice avec des manches à balais, les plus huppés seulement avaient des fusils de chasse qui, encore, partaient mal à propos & nuisaient à la manœuvre; aussi le capitaine eût préféré de beaucoup que le gourdin fût l'arme réglementaire, mais il ne l'avouait à personne; &, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il suppliait ses chefs de lui envoyer des chassespots.

Tout au contraire de ses soldats, cet officier était costumé, équipé, armé de la manière la plus irréprochable. Il avait un air fort martial, & l'on disait au village qu'il donnerait du fil à retordre aux Prussiens. Sa voix résonnait, son cri de guerre était : « En avant ! » Ses yeux lançaient des éclairs, & quand il menaçait de ne faire qu'une bouchée de l'ennemi, chacun l'en croyait sur parole. Ses hommes l'écoutaient comme un oracle, &, en ce moment où il venait de les électriser par ses discours, ce n'étaient plus de paisibles gardes nationaux, mais de vrais soldats, des brûlots, des preneurs de villes, & tous en chœur poussaient des cris patriotiques dans le plus désagréable des pa-tois, celui qu'on parle entre les bords du Doubs & de l'Ognon, car c'est dans la plaine fertile & riante qui sépare ces rivières que vont se mouvoir les personnages de ce récit.

Monsieur Landry, après avoir regardé en silence les gourdins, les bonnets de coton, les sabots, les fusils de chasse & le brillant capitaine, les montra du geste à Maurice.

« Est-ce que ce spectacle ne te dit rien au cœur ? lui demanda-t-il. »

« Monsieur, je n'attendais point cela de vous, s'écria madame Derbin. Quelle est, s'il vous plaît, votre intention quand vous parlez ainsi ? cherchiez-vous à m'enlever mon unique enfant, ou vous faites-vous un jeu des terreurs d'une pauvre mère, d'une veuve ?

— Ni l'un ni l'autre, madame ; il me fâche — & je le dis — de voir un grand garçon, qui a bon pied, bon œil, se tapir dans un coin au lieu d'aller chercher sa part de horions. Du reste, je ne suis pas seul à penser ainsi, & pour ne citer qu'un auteur, ma chère petite Cécile...

— Oh ! monsieur, interrompit madame Derbin, profondément choquée, voudriez-vous appuyer votre sentiment de l'autorité de Cécile ? est-ce qu'une jeune fille peut être juge de ces choses-là ? devriez-vous même lui permettre de les discuter ? Mais il n'est point étonnant qu'après avoir donné à la pauvre petite une instruction si... si...

— Si mauvaise, n'est-ce pas ? fit aigrement monsieur Landry.

— Mauvaise, non ; seulement un peu bizarre.

— Bizarre tant qu'il vous plaira, madame ; cette chère mignonne n'en est pas moins une excellente enfant. Et jolie, spirituelle, instruite.

— Oui, fit madame Derbin en hochant la tête, elle a de si heureuses qualités que l'on peut bien lui pardonner ses petits travers.

— Ses travers ? dit Maurice ; je ne les ai jamais remarqués, moi !

— Mon fils, répliqua gravement sa mère, vous ne devriez point parler ainsi. Cécile est ma filleule, l'enfant de nos plus anciens amis ; nous l'avons vue naître, nous lui avons appris à bégayer ; cela nous oblige à ne la flatter jamais, à lui dire la vérité toujours, & par conséquent à reconnaître qu'elle a des travers d'esprit.

— Mais, ma mère...

— Mais, mon cher enfant, ignorez-vous, par exemple, où elle est à cette heure, ce qu'elle fait, ce qui l'occupe ; ne connaissez-vous point le surnom qu'on lui donne dans le voisinage, & surtout, ajouta la bonne dame en baissant la voix, & surtout ne savez-vous pas ce qu'elle a dans sa poche ?

— Dans sa poche ? dit Maurice surpris ; ma foi non, je ne le sais pas. »

Mais madame Derbin lui fit signe de se taire ; le capitaine Mongazon entra en ce moment, & si, dans l'intimité, la sévère marraine parlait avec abandon des légers défauts de sa jolie filleule, elle ne se permettait jamais la moindre critique en présence des étrangers.

« Voici un mangeur de petits enfants qui arrive mal à propos, se dit Maurice ; je serais bien aise

de savoir ce que mademoiselle Cécile a dans sa poche. »

Cependant, le brillant officier, ayant salué tout le monde à la ronde, se mit à parler à chacun avec tant d'entrain & de volubilité, que d'abord il ne fut point possible de lui répondre.

« Madame Derbin, permettez-moi de vous offrir mes hommages. Comment allez-vous, ce soir ? tremblez-vous un peu ou beaucoup ? Remarquez que je ne dis point pas du tout, car je crois que même pendant votre sommeil vous n'êtes pas rassurée. N'est-ce pas que chaque nuit vous rêvez de ces maudits Allemands ? Aujourd'hui, je crains fort que vous ne dormiez point. Vous connaissez la nouvelle ? Ils arrivent ; hélas ! oui, voici l'heure, voici le moment, Monsieur Maurice, vous vous disposez à vous replier, j'imagine. Monsieur Landry, puis-je vous demander si mademoiselle Cécile est de retour ? pas encore ? je m'en doutais ; j'ai eu l'honneur de la saluer ce matin quand elle allait partir, & elle m'a dit qu'elle pousserait sa reconnaissance jusque sur les bords de l'Ognon.

— Plaît-il ? s'écria Maurice étonné. Quel nom donnez-vous, monsieur, à la promenade de mademoiselle Cécile ? »

Monsieur Landry se mit à rire.

« Ne prends pas cet air ébahi, mon cher enfant, dit-il, cela n'en vaut pas la peine. Monsieur Mongazon parle ainsi parce que la petite va aux renseignements à droite & à gauche. Elle regarde, elle examine, elle questionne ; elle tient à savoir l'ordre des marches & des campements de l'ennemi ; elle le guette, le voit venir en quelque sorte. »

Maurice rougit légèrement.

« Et vous souffrez cela ? dit-il.

— Pourquoi non, quel mal y a-t-il ?

— Mais... c'est bien imprudent d'abord ; les routes ne sont pas sûres.

— Monsieur, lui fit observer le capitaine, tous les chemins sont sûrs pour mademoiselle Landry, qui est très-courageuse, & qui a toujours des armes... un revolver...

— Dans sa poche, interrompit Maurice en riant. Ah ! j'y suis enfin. Ce revolver ne me rassure pas du tout.

— Qu'est-ce qui pourrait te rassurer ? lui demanda brusquement monsieur Landry ; tu te fais un monstre des choses les plus simples. Mais je voudrais bien savoir, & tu devrais bien me dire, à quel danger ma chère enfant s'expose quand elle se promène sous ma protection, ou sous l'escorte de Bernard qui a été militaire.

— Eh ! monsieur, c'est justement votre cocher Bernard qui m'inquiète, il a la tête près du bonnet, cet ancien dragon, & si quelqu'un lui cherchait querelle...

— Bien, bien, n'en parlons plus ; à l'avenir, c'est la vieille Babet qui accompagnera Cécile ; là, es-tu content ? dit monsieur Landry avec le plus grand flegme. »

Le capitaine Mongazon éclata de rire.

« Monsieur Derbin, dit-il, joint la prudence du serpent à la douceur de l'agneau. »

Maurice ne répondit point & ne surveilla pas ; mais, au lieu de soutenir la conversation, il s'approcha de madame Derbin, qui avait repoussé l'échiquier pour prendre un album, & tous deux se mirent à examiner des photographies qu'ils avaient vues cent fois.

« Pauvre garçon, dit monsieur Landry au capitaine, à demi-voix ; il devient de plus en plus poltron. La faute en est à sa mère, vrai cœur de poule, & de poule qui n'a qu'un poussin ; elle l'a élevé comme une demoiselle & vous voyez les résultats.

— Me permettez-vous de le taquiner un peu, ce bon petit jeune homme ? demanda l'officier sur le même ton.

— Sans doute, commandant, à votre aise, & je voudrais bien que ça pût le stimuler. »

Le capitaine Mongazon éleva la voix.

« Monsieur a quitté Paris à l'approche des Prussiens, dit-il en s'adressant à Maurice.

— Oui, monsieur, répliqua celui-ci, j'ai fui comme beaucoup d'autres ; y trouveriez-vous à redire ?

— Ah ! monsieur, point du tout ; je ne me permettrai pas... des goûts & des couleurs... Puis vous savez, nous savons tous, qu'il y a une bêtise spéciale pour les pacifiques.

— Mais, monsieur, fit observer madame Derbin, il avait toujours été convenu que mon cher enfant quitterait Paris dès qu'il aurait obtenu le diplôme de docteur en droit.

— Et depuis six semaines, monsieur voyage... pour son instruction ?

— Pour mon agrément, dit Maurice avec un sourire amer.

— En vérité ? Vous avez de la chance, car il n'est guère de gens qui, à cette heure, songent à se procurer des distractions. Vous avez parcouru toute la Provence, je crois ?

— Ma foi, capitaine, je ne saurais trop vous dire ce que j'ai parcouru ; ce qui est sûr, c'est que tout ce que j'ai vu, entendu & fait pendant ce voyage, restera gravé dans ma mémoire & dans mon cœur.

— Oh ! oh ! une excursion charmante, à ce qu'il paraît.

— Oui, charmante, c'est le mot, fit Maurice d'un ton navré.

— Voyez-vous cela ! Heureux jeune homme ! Mais ce que je ne m'explique pas, c'est que, pour revenir à Val-sous-Bois, vous ayez choisi le moment où l'ennemi nous serre de si près.

— Que voulez-vous, monsieur, il y a ainsi dans la vie une foule de choses qui semblent inexplicables.

— N'est-ce pas, capitaine, qu'il a eu tort de venir ? s'écria madame Derbin.

— Oui, madame, le plus grand tort, si l'on en

visage l'affaire sous le point de vue où vous la considérez.

— Tu entends, Maurice, dit la pauvre femme toujours prompte à s'alarmer. »

Son fils lui prit les mains & les porta à ses lèvres.

« J'avais besoin de te voir, de passer quelques jours auprès de toi, lui dit-il avec émotion.

— Et puis, n'est-ce pas, tu ignorais que l'ennemi allait envahir la Haute-Saône ? Mais il est bien entendu que tu partiras si, au lieu de prendre la route de Gray, ces Vandales se dirigent vers Besançon.

— Comment, comment, s'ils se dirigent vers Besançon ! dit le capitaine. Mais, madame, il est sûr, très-sûr que Werder se dispose à faire le siège de Besançon.

— Dieu du ciel ! s'écria cette pauvre mère. Mon cher Maurice, il faut que tu partes, je le veux, je te l'ordonne.

— Vous avez bien raison, madame. Que ceux qui ont peur se replient, il n'est que temps ; mais vous-même... comment se fait-il qu'au lieu de fuir avec monsieur votre fils, vous vous disposiez à attendre l'ennemi de pied ferme ?

— Oh ! moi, je n'ai rien à craindre. On ne fait pas la guerre aux vieilles femmes.

— Ni aux hommes inoffensifs, madame !

— Que dites-vous, monsieur ? Et les otages que l'on envoie souffrir & mourir en Prusse ?

— Et les malheureux qu'on fusille à propos de botes, ajouta gravement monsieur Landry.

— Il est vrai que monsieur Derbin étant un des plus riches propriétaires du pays, risquerait fort de servir d'otage, dit le capitaine d'un ton sentencieux. C'est encore en Provence que vous voudriez l'envoyer, madame ?

— Non, monsieur, je tiens à ce qu'il aille visiter la Suisse.

— La Suisse, oh ! parfait ! Quelle jolie position en temps de guerre que celle de fils de veuve ! Mademoiselle Landry sera bien fâchée de votre départ, monsieur Maurice ; elle voudrait tant vous voir enrôlé dans ma compagnie.

— Vraiment, capitaine ? c'est pourtant ce que je ne ferai jamais, malgré tout mon désir d'être agréable à mademoiselle Cécile.

— Mon cher enfant, que tu me rends heureuse quand tu parles ainsi, s'écria madame Derbin. »

Maurice la regarda avec tendresse.

— Pauvre mère, murmura-t-il.

— Oui, dit le capitaine, pauvres mères, pauvres villages si paisibles jusqu'à ce moment, pauvre vallée qui sera dévastée demain ! Ah ! cette armée des Vosges, quelle faute elle a commise en se retirant sur Besançon, quelle école, quelle retraite désastreuse ! Il eût fallu à tout prix demeurer maîtres des défilés.

— Vous en parlez bien à votre aise, monsieur, lui dit Maurice.

— Voici Cécile, s'écria monsieur Landry en

ouvrant la fenêtre pour adresser des signes d'amitié à sa chère enfant. »

Tous vinrent se placer auprès du maître du logis, & la jeune fille, quand elle vit ce groupe, se mit à agiter gracieusement sa petite main. Mademoiselle Landry était une fort jolie personne, de taille moyenne, souple & bien prise. Elle avait de beaux traits, d'une régularité parfaite, une profusion de cheveux noirs, bouclés, nattés, crépés, tortillés avec art; des yeux, noirs aussi, pleins de feu, de vivacité & d'éclat; une bouche mignonne, bien dessinée, mais un peu dédaigneuse, un petit air fier, résolu, décidé qui lui seyait & la vieillissait cependant; une contenance ferme, mais trop assurée peut-être.

Tandis qu'elle arrivait à bride abattue & que Bernard avait peine à la suivre, monsieur Landry, dont la vanité paternelle était singulièrement flattée, adressa un sourire expressif à l'austère marraine.

« Eh monsieur, lui répondit celle-ci à voix basse, je sais bien qu'elle est charmante. »

La jeune fille, étant arrivée dans la cour, sauta légèrement à terre, rassembla les plis de sa longue jupe dans sa jolie main, & d'un pas vif & lesté, grimpa les marches du perron.

Mais avant d'introduire cette aimable personne dans la maison paternelle, il est indispensable d'entrer dans quelques détails & de donner une courte explication.

Les familles Landry & Derbin étaient liées d'amitié depuis plus d'un demi-siècle. Cécile & Maurice avaient joué ensemble dans leur première enfance; ils se tutoyaient alors, & l'on eût dit qu'ils étaient frère & sœur. Mais, de bonne heure, on avait coupé court à cette affection naissante, en plaçant la petite fille dans un pensionnat & le jeune garçon au lycée, & depuis dix ans, que cette séparation avait eu lieu, les enfants ne s'étaient revus qu'à l'époque des vacances.

On croyait à Val-sous-Bois que ces jeunes gens étaient fiancés. C'était une erreur. Entre les deux familles, jamais l'on n'avait fait de semblables projets. Si parfois, dans le secret de leur cœur, madame Derbin & monsieur Landry avaient songé à ce mariage, ils s'en étaient tenus là, & ils se donnaient garde d'agiter cette question; le père de la jeune personne, surtout montrait une grande réserve : Cécile n'était pas, comme l'on dit vulgairement, un assez bon parti pour Maurice; il était riche et elle ne devait avoir qu'une modeste aisance.

Cependant il semblait que ce mariage fût écrit dans le ciel, car Cécile & Maurice y avaient donné leur consentement tacite, celui-là avec joie, celle-ci avec orgueil.

On voit la différence : le jeune homme qui cherchait un bonheur tranquille & les joies de la famille, croyait les trouver dans l'affection de Cécile & ne désirait pas autre chose; elle, qui était de son siècle & savait calculer, comprenait fort bien qu'en épousant Maurice elle ferait ce qu'on nomme

un beau mariage. Outre sa grande fortune, il était heureusement doué; chacun prédisait qu'il se distinguerait dans la carrière du barreau, & la petite personne était flattée d'avoir obtenu sa préférence.

Il en fut ainsi jusqu'au moment du siège de Paris; mais, en ces jours de deuil, la jeune fille perdit beaucoup de ses illusions, & les actions du petit avocat baissèrent singulièrement. En effet, jamais Cécile n'avait douté du courage de Maurice, jamais la moindre pensée de ce genre ne s'était glissée dans son esprit. A dire vrai, elle considérait la poltronnerie chez un homme comme un sentiment contre nature, un vice aussi rare que honteux. Aussi fut-elle étrangement surprise, & blessée au cœur, & profondément humiliée, lorsque le futur grand homme auquel elle daignait accorder son affection partit pour la Provence, au lieu de répondre à l'appel de la patrie menacée.

Une telle conduite devait choquer d'autant plus Cécile qu'elle-même avait beaucoup de caractère, de courage & de force d'âme. Privée dès le berceau des soins de sa mère, elle avait été élevée par un père trop faible, peu instruit, grand chasseur, grand agriculteur, qui s'était plu à l'associer à ses travaux comme à ses distractions. Cette jeune fille accompagnait son père, même à la chasse, & personne dans tout le Val ne savait mieux qu'elle forcer un lièvre ou tirer des perdreaux.

Cependant, jusqu'au jour où la voix du canon retentit dans ce paisible village, nul ne soupçonna que Cécile avait le caractère belliqueux. Ce fut le capitaine Mongazon qui fit cette découverte, il la cria sur les toits, & appela mademoiselle Landry la petite amazone; le mot eut du succès, vola de bouche en bouche, & fit le tour de la vallée au grand déplaisir de madame Derbin.

Les choses en étaient là, quand Maurice, que l'on n'attendait point, arriva par une pluvieuse journée d'octobre. Il était pâle, défait, harassé; sa mère le crut malade & montra une grande inquiétude, mais lui prétendit n'être que légèrement souffrant & s'opposa à ce qu'on fit venir un médecin.

Cécile, en le voyant si changé, eut pitié de lui d'abord, elle l'excusa même & se dit que la crainte d'affliger madame Derbin l'avait seule empêché d'accomplir son devoir. Mais quand elle eut remarqué qu'il n'avait ni honte ni regret, qu'il faisait la sourde oreille lorsqu'on voulait lui insinuer de meilleurs sentiments, elle ne cacha plus son dédain, elle fit mille plaisanteries, mille épigrammes, lança mille traits à l'adresse des poltrons, poussa à bout la patience de madame Derbin, faillit s'aliéner l'affection de cette chère marraine & ne parvint point à faire rougir Maurice.

II

Cécile entra au salon comme un coup de vent, embrassa son père & sa marraine, tendit le bout

des doigts à Maurice, fit un salut gracieux au capitaine, s'assit en silence, & pendant quelques minutes, elle resta muette, pensive & absorbée.

« Tu es accablée de fatigue, ma chérie, lui dit tendrement son père.

— Moi ? répliqua-t-elle, mais non... C'est-à-dire si, je crois, en effet, que je suis très-fatiguée, mais qu'est-ce que cela fait ?

— Ça fait que tu n'as pas du tout l'air aimable & que tu ne fournis guère à la conversation, dit sa marraine d'un ton piqué.

— Ah ! madame, répondit la jeune fille, soyez assez bonne pour excuser l'état où je suis ce soir. Je vous assure qu'il m'est bien permis d'être triste. J'ai le cœur navré, j'ai vu des choses !

— Tu les as vus ? s'écria madame Derbin. »

Elle fit un signe affirmatif.

« Grand Dieu, tu as osé... Quelle imprudence ! sont-ils bien effrayants ? »

Cécile sourit avec dédain, puis, d'un air sombre :

« Il faut croire qu'ils le sont, dit-elle, si l'on en juge par la réception qu'on leur fait. Il n'est pas de bassesses... J'en frémis encore d'indignation & de dégoût. Que ces paysans sont lâches !

— Vous êtes bien sévère, mademoiselle, lui dit Maurice de sa voix douce. Les pauvres gens qui excitent à ce point votre mépris ont droit à plus d'indulgence & ne sont pas sans excuse. A la vérité, ils courbent leurs fronts trop bas & boivent ce calice avec une résignation trop complète, mais cela prouve-t-il qu'ils manquent de patriotisme ? N'ont-ils pas payé largement leur dette au pays ? N'ont-ils pas donné ce qu'ils avaient de plus cher ? Où sont leurs fils ? Combien, dans cette vallée, reste-t-il d'hommes jeunes & forts ? »

Cécile leva brusquement la tête & le regarda.

« Combien ? s'écria-t-elle, vous demandez combien ? ah ! monsieur, ce n'est pas vous, ce me semble, qui devriez poser cette question.

— Les personnes présentes sont toujours exceptées, dit froidement Maurice. »

Cécile se mordit les lèvres & monsieur Mongazon se mit à rire.

« Pour moi, dit madame Derbin, je trouve que ces paysans agissent avec beaucoup de bon sens. A quoi leur servirait de se rebeller ? Une prudente résignation vaut mieux qu'une colère impuissante, & il ne faut pas avoir mauvaise opinion des gens parce qu'ils se soumettent à la destinée.

— Soit, repartit Cécile, qu'on se soumette, mais qu'au moins l'on conserve le sentiment de son malheur.

— Qui vous dit que ces villageois l'ont perdu ? demanda Maurice ; qui vous dit que leurs cœurs ne saignent point & que la croix qu'ils portent leur semble légère ? Je suis sûr, moi, que le plus égoïste, le plus poltron, souffre cruellement & ne conserve qu'à grand-peine un peu de patience ; je suis sûr qu'il n'est personne qui n'ait eu son heure de courage, d'abnégation, d'héroïsme même,

& qui n'ait été disposé, au moins une fois, à faire le sacrifice de sa vie.

— Quoi ! absolument personne ? demanda Cécile d'un ton railleur. Il est fâcheux, en ce cas, que l'on puisse penser aussi bien & agir aussi mal.

— Hélas ! oui, murmura Maurice, la volonté de l'homme est ambulatoire, & de la coupe aux lèvres il y a loin. »

La jeune fille le regarda en silence, se plut à espérer encore qu'il y avait quelques étincelles de courage au fond de ce cœur pusillanime, & lui dit :

« Monsieur Maurice, écoutez un peu cette petite histoire ; elle est toute fraîche, cela s'est passé ce matin. Il y avait là-bas, sur les bords de l'Ognon, un vieillard qui, pour se préserver du froid, mettait sous ses vêtements en loques un lambeau d'uniforme qu'un soldat lui avait donné. — Le présent du pauvre au pauvre, il semble que cela devrait porter bonheur. — Eh bien, pour ce crime, — oui, monsieur, on n'avait pas autre chose à lui reprocher, — pour ce crime, ce vieillard, ce septuagénaire a été fusillé ce matin. Que pensez-vous de ce récit ? »

Maurice baissa la tête.

« C'est affreux, dit-il, mais je pourrais vous citer des traits plus horribles encore.

— Voilà toute votre réponse ? fit Cécile avec dédain.

— Que veux-tu qu'il te dise de plus ? riposta vivement madame Derbin. C'est épouvantable, c'est de la barbarie, mais on le répéterait jusqu'à demain que ça n'améliorerait pas les affaires. »

Cécile crispa sa lèvre dédaigneuse.

« Oh ! s'écria-t-elle, si j'étais un homme !

— Que feriez-vous ? lui demanda Maurice.

— Je me ferais tuer, monsieur.

— Oui, dit-il pensif, vous avez raison ; il n'y a que cela.

— Vraiment ? répondit-elle. Avez-vous donc essayé d'autre chose ?

— Cécile, lui dit madame Derbin, c'est bien mal ce que tu fais en ce moment ; ne le comprends-tu pas ? Tu excites un fils à désobéir à sa mère.

— Oh ! ma chère marraine, ne craignez rien, repartit la jeune fille d'un ton moqueur, mes conseils ne peuvent faire aucune impression sur l'esprit de monsieur Maurice ; il tient trop à cette longue vie qui a été promise aux enfants soumis. »

Monsieur Mongazon se prit à ricaner selon son habitude, & le pauvre Maurice ne répondit mot ; madame Derbin se tut aussi, mais elle rougit de mécontentement, & lorsque le capitaine se fût décidé à lever le siège, elle s'écria avec amertume :

« Vraiment, Cécile, je commence à croire que tu as un mauvais cœur, & en même temps j'admire la patience de mon fils. Depuis qu'il est revenu à Val-sous-Bois, tu ne cesses de le railler, & il n'a même pas la pensée d'user de représailles. Il le

pourrait cependant, car non-seulement ta conduite n'est pas celle d'une jeune fille sensée, timide, sérieuse, modeste, mais encore elle prête beaucoup au ridicule. »

La jeune fille fit une moue charmante.

« Quoi ! madame, dit-elle, vous me reprochez mes promenades, ma seule distraction ? »

— Je te reproche, ma chère, de te mêler d'une foule de choses qui ne sont point de ta compétence.

— C'est-à-dire qu'il faut que je sois sourde, muette, aveugle; que je ne voie pas, que je n'entende pas, que je ne souffle pas. Parce que je suis une femme, une jeune fille, il m'est interdit d'avoir ma part d'angoisses & de connaître l'étendue de notre malheur.

— Que dis-tu donc, enfant ? Tu feins de ne point me comprendre. Il ne nous est pas défendu, c'est, au contraire, un devoir pour nous toutes de pleurer sur les malheurs de la patrie, mais silencieusement, dans l'intérieur du logis.

— En faisant de la charpie, comme Marguerite Arnaud. Voilà toute la part qu'il nous est permis de prendre à cette grande douleur, dit ironiquement Cécile. »

Monsieur Landry n'aimait pas les discussions : pour clore celle qui s'élevait entre l'austère marraine & la susceptible filleule, il s'empressa de demander :

« Qu'est-ce donc que cette madame ou mademoiselle Arnaud,

« Qu'on ne s'attendait guère

» A voir paraître en cette affaire ? »

— C'est une de mes amies de pension, papa; elle m'a écrit ce matin, & je vous parle d'elle parce que vous la verrez bientôt, & qu'après avoir fait sa connaissance, vous me la proposerez certainement pour modèle. Oui, je crois qu'elle vous plaira beaucoup à tous. Figurez-vous une blonde vaporeuse, mignonne, timide, rougissante, qui aime par-dessus tout à rester au logis & à faire fonctionner sa machine à coudre, — la quenouille des femmes fortes de notre siècle; — une jeune fille douce, modeste, naïve, sérieuse, bonne, aimante... parfaite en un mot.

— Et comment se fait-il que nous aurons prochainement l'occasion de voir ce petit phénix dont tu ne nous avais jamais parlé ?

— Oh ! jamais. Je vous en ai bien parlé quelquefois. D'abord, je suis sûre d'avoir raconté à madame Derbin toute l'histoire de cette chère Margot. Vous vous souvenez, madame ? Marguerite qui, comme moi, n'a plus de mère, & dont le père occupait un assez modeste emploi à Colmar ? Je dis occupait parce que ce monsieur vient d'abandonner son poste. Il a tant souffert, tant souffert, depuis l'invasion, qu'à la fin il a perdu patience. Il quitte l'Alsace pour s'engager dans je ne sais quel régiment.

— Comment ! il abandonne sa fille ?

— Oh ! non, il la confie à une vieille cousine à lui. Mais voici en quoi la chose m'intéresse : cette cousine habite, pendant dix mois de l'année, une maison de campagne qu'elle possède à douze ou quinze kilomètres de Besançon, & dans quelques jours, demain peut-être, cette bonne petite Marguerite sera ma voisine. Ah ! j'espère bien qu'alors nous nous verrons souvent.

— C'est égal, dit madame Derbin d'un air pensif, le père de cette jeune personne n'a point agi prudemment. Au lieu d'amener sa fille dans une province qui va subir les horreurs de l'invasion, ne devait-il pas lui donner une bonne & sage gouvernante, & l'envoyer en lieu sûr, dans le Midi, par exemple, ou en Suisse, en Italie ?

— Ah ! oui, madame, c'est ce qu'il ferait s'il avait de la fortune; mais comme il est pauvre...

— Il est pauvre, & il quitte son emploi pour entrer dans l'armée, dit monsieur Landry, c'est très-bien cela.

— N'est-ce pas ? s'écria Cécile avec enthousiasme, n'est-ce pas que c'est beau, monsieur Maurice ?

— Oui, mademoiselle, il est toujours beau & honorable d'accomplir généreusement son devoir.

— Tant de gens oublient le leur ! répliqua-t-elle d'une voix aigre.

— Témoin mademoiselle Marguerite, qui fait de la charpie au lieu de s'agiter comme la mouchette du coche, dit madame Derbin en regardant malicieusement sa filleule. »

Celle-ci rougit, & s'adressant à Maurice :

« C'est vous qui me valez cette critique, lui dit-elle.

— Ah ! par exemple, c'est un peu fort, répondit-il en riant; vous m'attaquez, je ne me défends point, & vous m'adressez de semblables reproches ? »

Comme elle détournait la tête d'un air boudeur, il alla s'asseoir auprès d'elle.

« Savez-vous bien, lui dit-il, triste et pensif, s'avez-vous que je regrette presque d'être venu passer quelques jours chez ma mère ? Je vous trouve si différente de ce que vous étiez autrefois !... Qu'avez-vous donc fait de cette douceur, de cette indulgence qui me charmaient ? Il faut que j'aie bien démérité auprès de vous pour que vous me traitiez ainsi. Vous ne répondez pas ? Ah ! je ne le vois que trop, vous avez beaucoup changé. Quelle mauvaise opinion vous devez avoir de moi à présent !

— Et *vice versa* ? fit-elle d'un ton sec.

— Non, certes, gardez-vous de le croire. Ne supposez pas que je prends au sérieux les petits reproches que ma mère vous adresse. Je ne partage point son avis; je trouve qu'il vaut mieux pêcher par excès que par défaut de patriotisme.

— Si vous pensez ainsi, monsieur, vous ne devez pas être surpris... fit-elle avec hésitation.

— D'avoir encouru votre blâme, n'est-ce pas ? voilà ce que vous voulez dire ? acheva Maurice. »

Elle ne répondit point, & lui continua en la regardant.

« J'espère, du moins, que ceci n'influera en rien sur notre bonne amitié.

— Je l'espère aussi, monsieur, dit Cécile d'un air pincé. Moi, d'abord, j'aurai toujours pour vous l'affection d'une sœur. »

Ce dernier mot le fit tressaillir; il se leva sans répliquer, & alla rejoindre sa mère qui causait avec monsieur Landry.

« Nous rentrons au logis, n'est-ce pas Maurice ?

lui dit madame Derbin; il est bien tard, & nous sommes restés trop longtemps. »

Cécile aida sa bonne marraine à mettre son manteau; puis monsieur Landry insista pour accompagner la mère & le fils jusqu'à la porte de leur demeure, un élégant petit château situé à l'entrée de ce joli village de Val-sous-Bois, que traverse la route de Lure à Besançon.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE D'UNE GIROFLÉE

QUAND le lis eut fini son histoire, la campanule voulut conter la sienne; mais elle l'avait dite si souvent que l'auditoire la savait par cœur; aussi les fleurs se préparaient-elles à songer à autre chose, en feignant d'écouter, quand la jacinthe, qui n'était pas timide, fit judicieusement observer que la giroflée n'ayant rien dit encore, il serait intéressant d'apprendre son passé. La curiosité l'emportant alors sur le plaisir de parler d'elle-même, la campanule écouta, tout en secouant la tête de temps en temps, au grand scandale de ses voisines.

Minuit sonnait; c'était le plus beau moment de la nuit: la lune éclairait les tombes, en dessinait nettement chaque arête; le cimetière clos de murs assez bas, s'étendait sur le flanc d'une colline; le sol n'en avait pas été nivelé; quelques blocs de granit se mêlaient épars aux marbres des tombeaux; de vieux châtaigniers, vétérans des hivers, plongeaient leurs racines entre les ossements desséchés, & les pas seuls de ceux qui venaient pleurer leurs morts traçaient un étroit sentier sur le gazon mêlé d'ajoncs & de bruyères. Dans la partie supérieure du silencieux enclos, les tombes fastueuses s'élevaient clair-semées, comme si les riches qu'elles renfermaient eussent cherché leurs aises dans la mort même. La partie basse était si peuplée, au contraire, que l'espace manquait entre les fosses; le luxe du cœur y suppléait aux pompeux étalages, & la pauvreté des croix disparaissait sous les couronnes & les guirlandes. C'étaient donc des mains calleuses qui soignaient pieusement le lis, la jacinthe, la campanule et les fleurs nombreuses qui, cette nuit-là, se confiaient leurs secrets.

L'attention générale se porta sur la giroflée, qui frissonna, puis s'enhardit & commença:

« Je n'ai pas été comme vous, mes sœurs, semée par un jardinier, arrosée avec un bel arrosoir vert, & soigneusement cultivée dans une plate-bande de terre de bruyère; je suis née entre deux pierres, sur le porche d'une église, ayant d'un côté une statue de saint Pardoux, à laquelle on avait brisé le nez, les pieds & les mains, & de l'autre, une niche presque vide, dans laquelle il ne restait plus que l'agneau de saint Jean-Baptiste.

« Quand je vis que le saint gardait toujours la même posture avec ses pauvres bras sans mains & que l'agneau ne remuait pas plus que sa niche, je me lassai de les regarder & je m'occupai d'autre chose.

« Au dessus de moi, s'élevait le clocher, avec sa flèche aiguë surmontée du coq doré; mais le coq n'attira pas longtemps mon attention parce qu'il était aussi immobile que la statue de saint Pardoux & le mouton de saint Jean; j'ai entendu dire plus tard, cependant, qu'il aurait dû tourner pour indiquer à la ville d'où venait le vent. Chaque fenêtre du clocher abritait des hirondelles & c'était plaisir de les voir voltiger tout le jour, faisant la chasse aux mouches pour les rapporter à leurs petits. La nuit, quand elles dormaient, d'autres ailes fendaient l'air & d'autres cris troublaient le silence: des légions de chouettes chantaient, se battaient, se régalaient de jeunes souris, & faisaient un tapage qui réveillait parfois les hirondelles; le sacristain redoutait les chouettes & assurait aux enfants de chœur qu'elles portent malheur... Je n'ai jamais pu savoir pourquoi.

« Mais chouettes & hirondelles se taisaient quand les cloches s'ébranlaient: elles étaient trois &

j'aurais voulu les entendre toujours tant elles disaient de belles choses ! je distinguais si bien leurs tristesses de leurs joies, que je devenais joyeuse ou triste moi-même, selon ce qu'elles chantaient.

» Le toit de l'église était vieux, moussu & si plein d'herbes & de fleurettes, qu'il ressemblait à un jardin; heureusement, personne ne s'en doutait, sans quoi les jeunes filles auraient trouvé moyen d'y venir faire des bouquets... Je n'ai jamais pu savoir, non plus, pourquoi les jeunes filles tuent les fleurs... Au milieu de la mousse, des pariétaires & des saxifrages, s'ébattaient des grillons, des sauterelles, des bêtes à bon Dieu & une foule de charmants insectes qui n'avaient pas peur des chouettes & qui ne faisaient pas de mal aux fleurs; il est vrai que les papillons se posaient sur leurs corolles & que les abeilles y puisaient leur miel, mais comme ces corolles ne s'en plaignaient pas, j'ai pensé que cela ne leur causait aucun dommage. Ce toit vivant & fleuri où se faisaient entendre & voir tant de jolies choses, reposait sur des murs noirs & tristes, couverts de sculptures mutilées & percés de longues & étroites fenêtres. Que n'aurais-je pas donné pour avoir pris racine sur l'une de ces fenêtres & regarder ce qui se passait dans l'église ! Ce devait être bien beau car peu de gens en sortaient comme il y étaient entrés; l'un, qui avait refusé un sou à un aveugle, lui donnait sa bourse; l'autre, qui était venu le front bas & les yeux pleins de larmes, s'en allait consolé; celui-ci, qui s'était approché marchant sans dire gare sur les pieds des petites gens, répondait poliment au salut du bedeau; j'avoue cependant que cela n'arrivait pas toujours.

» Oh ! oui, ce devait être bien beau, ce qui se passait dans l'église car tout le monde y accourait : les grands & les petits, les vieillards & les enfants, les jeunes filles avec leurs robes blanches & les soldats avec leurs sabres. Oh ! les soldats ! que j'aimais à les voir, quand ils arrivaient tous avec leurs chefs, marchant au pas & suivant leur drapeau comme les fidèles suivaient la croix, les jours de procession. J'entendais alors le tambour sous les voûtes sonores; puis les crosses de fusils qui frappaient les dalles; puis l'orgue; puis les voix graves des chantres; puis les chants purs des enfants de chœur; puis les volées des cloches... tout semblait prendre une voix pour louer le Seigneur. Ah ! que j'aurais voulu devenir un seul instant alors cloche, tambour, orgue ou voix ! Hélas ! je n'avais à offrir au Maître de toutes choses que mon parfum... le vent le lui portait à travers les nuages.

Ici, la campanule, qui manquait de parfum, fit entendre un petit éclat de rire malhonnête; le lis s'étonna, mais la scabieuse comprit & la giroflée, continua :

» Parmi les gens assidus à l'église, je remarquais un homme jeune encore, portant une cicatrice au front & un ruban rouge à la boutonnière; une femme mince & blonde paraissait fière de s'appuyer sur son bras & leurs regards s'arrêtaient avec bon-

heur sur deux beaux garçons qui marchaient devant eux : l'aîné, sorti à peine de l'adolescence, avait la physionomie honnête et l'allure martiale de son père; le plus jeune ressemblait aux chérubins groupés aux pieds de la Vierge, sur les bandières de moire blanche portées par les jeunes filles.

» Je ne sais pourquoi, ces gens m'aimèrent; j'ignore comment je les aimai moi-même; mais ils ne franchissaient pas le seuil sans me regarder & moi je ne les voyais jamais passer une seule fois sans désirer leur jeter quelques-unes de mes fleurs & leur crier bonjour.

» Un dimanche, la mère & les enfants vinrent seuls; ils étaient vêtus de noir & des larmes coulaient de leurs yeux rougis sur leurs joues pâlies... Ils oublièrent de me saluer du regard & j'en fus triste toute la semaine.

» Le dimanche suivant, la pauvre mère semblait plus pâle et plus triste encore; je la vis ainsi dépérir quelque temps; puis les enfants vinrent seuls, changés, méconnaissables & l'on disait autour d'eux : « Pauvres, pauvres orphelins ! »

» Depuis peu, les nuits devenaient plus longues & les jours moins chauds; les hirondelles étaient parties sans dire où elles allaient & le bon vieux curé ne sortait plus sans son maigre manteau; il était si charitable, le vieux curé, qu'il n'a jamais eu d'argent pour s'en acheter un autre. Les bonnes femmes du quartier disaient toutes : « Voici l'hiver, voici l'hiver ! » sans qu'il me fût possible de comprendre ce que cela signifiait. Mais j'éprouvais un malaise étrange & tout nouveau; je frissonnais dans mon lit de pierres... il me semblait que j'allais m'endormir d'un mauvais sommeil & les faits & gestes des chouettes me devenaient indifférents; je me rappelle qu'un grillon tomba du toit & se cassa deux pattes sur le pavé sans que j'en fusse émue !

» Un jour, les cloches sonnaient des glas désolés le portail fut tendu de noir, la foule se pressa dans l'enceinte & j'appris que c'était la fête des morts. Pendant l'office, j'entendis la voix des chantres trembler & plus d'un sanglot troubla les chants sacrés.

» Les deux orphelins, entrés les premiers à l'église, en sortirent les derniers. Au moment de tourner l'angle de la rue, le petit se retourna, me vit à travers ses larmes & s'arrêta. J'étais si changée qu'il en soupira : « Jacques, dit-il à son frère, la fleur d'or est couverte de givre; elle a froid... elle va mourir... Je ne veux pas qu'elle meure !... je ne veux pas qu'elle meure... notre mère l'aimait ! »

» Jacques ne répondit pas : il s'approcha du mur &, s'aidant des pieds & des mains, parvint jusqu'à la niche de saint Jean où il s'établit; il sortit de sa poche un couteau à manche de buis; &, avec des précautions infinies, l'introduisit entre les deux pierres qui me retenaient... Je sentis ma racine trembler... j'éprouvai un déchirement

inexprimable & je me trouvai détachée du vieux mur, dans les mains du jeune homme qui descendit plus vite qu'il n'était monté. Est-ce une illusion ? est-ce une réalité ?... il me sembla que le mouton de saint Jean remuait pour la première fois & tentait de me suivre.... pauvre mouton ! je ne l'ai plus revu.

— Ah ! ma sœur, si vous racontez avec cette lenteur, le jour viendra avant la fin de votre histoire ! interrompit aigrement la campanule. Abrégez, s'il vous plaît.

— J'abrège, ma sœur, répondit avec humilité la giroflée :

» Jacques m'avait déposée avec précaution au fond de son chapeau, la bise soufflait sur sa tête nue & l'humidité collait contre ses tempes les boucles brunes de ses cheveux ; mais il n'y prenait pas garde & marchait d'un pas élastique et souple, tenant par la main son petit frère qui ne me quittait pas des yeux.

» Nous traversâmes ainsi une grande partie de la ville. J'entendis des bruits inconnus et discordants ; je vis des foules compactes stationner sur les places ou s'agiter dans les rues & mon odorat était désagréablement affecté par les émanations fétides montant des égouts, s'élevant du sol ou s'échappant des maisons. O doux parfum de l'encens ! ô mélodieuse voix des cloches ! à ce moment j'éprouvai pour vous mon premier regret, tout en me demandant comment les hommes qui peuvent librement choisir leur place au soleil, prennent plaisir à s'entasser dans ces villes malsaines où ils se disputent un peu d'air & de lumière.

» Les enfants marchaient vite, stimulés par le brouillard qui les enveloppait. Ils atteignirent enfin une longue rue, étroite & noire, sur laquelle débouchaient beaucoup d'autres petites rues, plus noires & plus étroites encore. J'entendis nommer tout cela le faubourg.

» Le faubourg était peuplé comme la fourmilère que j'avais vue s'établir à l'angle d'un arc-boutant ; mais si les faubouriens déployaient l'activité des fourmis ils n'en possédaient pas la santé : leurs yeux ardents et cernés, leur teint hâve, leurs joues creuses, leur dos voûté avant le temps & le tremblement prématuré de quelques-uns révélaient, disait-on, des excès préjudiciables à la santé du corps & à la vigueur de l'âme.

— Que de choses vous savez pour une simple giroflée ! remarqua une anémone.

— Ne vous en étonnez pas, ma sœur : Par les fenêtres entr'ouvertes de la vieille église, alors que le silence planait sous les voûtes, interrompu seulement par la voix du prédicateur, plus d'un sermon est parvenu jusqu'à moi & j'ai recueilli des enseignements qui ne flottent pas toujours sur les terres.

» Je continue :

» Si les hommes de ce faubourg faisaient souvent peine & quelquefois honte à voir, les femmes

ne réjouissaient pas l'œil davantage : regards effrontés, paroles hardies et voix rauques ; cheveux en broussailles & vêtements sordides, telles je les ai vues pour la plupart, telles peut-être elles sont encore. Et leurs enfants ? ah ! beaux chérubins qui portez ce nom terrestre, vous que j'avais admirés jadis sous vos blanches couronnes aux jours des processions ; vous que je contemplais naguère si recueillis dans votre parure de la première communion ; vous que je remarquais autrefois entourés de la sollicitude maternelle qui vous conservait heureux et purs sous l'œil de Dieu, à l'ombre de l'église, enfants privilégiés, qu'avez-vous de commun avec ces autres enfants déshérités qui n'ont de leur âge que la faiblesse, hélas ! sans en posséder la candeur angélique, l'innocence et le charme ingénu !... Pauvres enfants ! aux prises avec l'impérieuse nécessité, ils connaissent de bonne heure l'angoisse du lendemain & les difficultés de la lutte... aigris, envieux, sceptiques, ils se sont trop souvent heurtés au mal pour croire au bien ; & l'amer désenchantement les envahit avant même que l'illusion et l'espérance aient fleuri dans leur âme...

» Toutes ces réflexions, je les entendais faire par deux dames de charité qui passaient devant la fenêtre où l'on m'avait installée dans un vieux saladier dont les morceaux disjointes se rapprochaient au moyen de plusieurs agrafes. Ces bonnes dames s'aventuraient de temps en temps à travers les ruelles infectes ; elles gravissaient les escaliers visqueux ; elles pénétraient dans les bouges sordides ; elles posaient leur douce main sur les plaies de toute sorte ; & il restait de leur apparition comme une traînée lumineuse, un rayon de soleil au milieu des ténèbres. Les vieux pécheurs eux-mêmes se découvraient sur leur passage et plus d'un murmurait : « Des créatures comme celles-là feraient croire en Dieu ! » le visage flétri des femmes s'éclairait à leur approche ; & les enfants couraient au-devant d'elles avec une politesse reconnaissante, bien étrangère à leurs habitudes.

« Grâce à elles, plus d'un orphelin fut arraché aux tentations de l'ignorance et de la misère ; plus d'une veuve retrouva secours & protection ; plus d'une âme de vieillard s'envola purifiée ! Elles avaient un baume efficace pour toutes les souffrances, parce que, ce baume, elles le puisaient dans leur cœur ; et chacun de leurs pas laissait une empreinte salutaire, parce que l'amour actif, l'amour vivifiant, l'amour plus fort que la douleur & la mort les guidait par la main.... O sainte Charité, si le monde peut être un jour sauvé, ce sera par toi seule !

— Encore une réminiscence de sermon ! murmura la campanule, en détournant sa tête minonne avec ennui.

— La masure habitée par les orphelins dressait son profil rugueux et bossué à l'angle d'un carrefour où aboutissaient quelques ruelles : l'une d'ell

conduisait à l'abattoir; une autre au cimetière; & chaque jour, plusieurs fois même chaque jour, il passait là un cercueil escorté par une famille en pleurs; d'innocents agneaux entraînés à la mort, ou des bœufs forts et doux qui marchaient au sacrifice sous les coups répétés d'un valet brutal.

» A l'étage supérieur de cette triste maison, s'entassaient plusieurs ménages indigents : souvent le pas lourd des maris trébuchait le soir en montant l'escalier; des reproches aigres et douloureux accueillèrent leur retour; les voix s'élevaient, la dispute s'échauffait, les coups pleuvaient dru & les enfants pleuraient sans avoir soupé.... Oh! la sombre maison!

» Tout n'y était pas ténébreux, cependant... la pauvre chambre occupée par Jacques et Pierre se réchauffait à la flamme d'un pur foyer, et s'éclairait à la lueur d'un rayon béni : l'amour du frère pour le frère!

» Le matin, quand l'aîné partait pour l'atelier & le petit pour l'école, la main dans la main; quand ils s'asseyaient ensemble devant le misérable repas que Jacques se sentait fier d'avoir gagné; quand ils reposaient côte à côte, sur le grabat où un rayon de lune filtrant par la lucarne jouait comme un nimbe sur leurs fronts, alors l'humble logis se transformait en quelque sorte..... on y sentait planer à la fois l'amour qui protège & se dévoue, & l'amour confiant, reconnaissant qui accepte tout avec simplicité, parce qu'il se sent capable de tout rendre quand son heure en sera venue.

» A voir l'éclosion rapide de toutes bonnes semences dans ces jeunes âmes, on s'apercevait facilement que des mains chrétiennes seules avaient pu les y déposer, & l'on se sentait pris d'une estime attendrie pour le père & la mère dont le souvenir demeurerait comme un culte après leur départ sans retour... les orphelins ne parlaient jamais sans émotion de ces absents bien aimés; ils consultaient leur esprit en toute circonstance difficile & se pénétraient des avis recueillis autrefois; ils agissaient sous l'influence de ces regards éteints qu'il leur semblait sentir encore fixés sur eux, & quand ils avaient accompli un effort, remporté une victoire sur eux-mêmes, ils s'écriaient joyeux:

» — Là-haut le père est content de nous! là-haut la mère se réjouit.

» En dépit de la misère, en dépit de l'abandon, en dépit de la mort, il y avait donc encore du bonheur dans ce pauvre logis, & parfois les frais éclats de rire des deux frères étonnaient les voisins, quand l'aîné devenait petit enfant pour amuser le plus jeune.

» Mais, peu à peu, les rires devinrent plus rares, & une angoisse secrète se révéla dans les regards que Jacques attachait sur l'enfant : celui-ci dépérissait visiblement, & un jour vint où il lui fut impossible de se rendre à l'école comme de coutume.

» A partir de ce moment, il ne quitta plus sa

chaise près de la fenêtre, où il m'exposait aux fugitifs rayons du soleil qui s'égarèrent parfois comme à regret dans la ruelle. Jacques était retenu à l'atelier pendant toutes les longues journées; Pierre & moi nous restions seuls; mais le petit malade ne s'en plaignait pas, car je lui devenais plus chère à chaque instant; il voyait en moi une compagne, une amie; il me parlait comme si j'eusse pu lui répondre en son langage, & ses petites mains pâles & flétries m'entouraient des plus tendres soins. J'y répondais de mon mieux, je dois le dire, & ma belle venue faisait honneur à l'intéressant jardinier; malgré les rigueurs de l'hiver, je ne permettais pas à ma sève de s'endormir; mes feuilles, d'un vert sombre, se développaient sur leur tige, mon accroissement continu charmait l'enfant, & un jour, frappant ses mains l'une contre l'autre, au moment où rentrait Jacques, il s'écriait avec un joyeux tremblement dans la voix:

» — O frère! frère! elle sera fleurie à Pâques!

» Mais quand vint Pâques, ce fut avec des larmes qu'il m'arrosa, & je ne pourrais exprimer la sensation douloureuse qui me fit tressaillir sous cette rosée amère... Hélas! mes sœurs, l'impitoyable mort ne s'était point lassée...

» Un soir, Jacques, baigné de sueur, sortait de l'atelier après un de ces excès de travail qu'on nommait des « coups de collier » chez son patron; qu'importaient l'effort & la fatigue! il y aurait un surplus de salaire, & Jacques en achèterait à Pierre un beau livre orné d'images pour abrèger les heures de solitude! Un libraire en plein vent l'arrêta au passage, dans un carrefour où des courants d'air glacé s'entre-croisaient... Le choix était important, songez donc! il s'agissait d'amuser le petit malade! aussi l'hésitation fut-elle prolongée; & quand, après avoir longuement débattu les prix, feuilleté les exemplaires & comparé les images, le bon frère se décida pour un Robinson aux illustrations éclatantes, il avait eu le temps de se refroidir assez pour qu'une fluxion de poitrine mortelle s'en suivit...

» Cette fois, les deux dames de charité frappèrent à la porte vermoulue derrière laquelle Pierre sanglotait sans même songer à moi... L'enfant oublia de répondre, mais elles entrèrent quand même... Elles étaient mères, sans doute, car leur douce voix savait arriver au cœur de l'enfant... Elles prirent l'orphelin sur leurs genoux, l'entourèrent de leurs bras, le baisèrent au front, pleurèrent avec lui, & cette fois encore, l'amour fut plus fort que la mort, car les yeux de l'enfant, attachés sur le ciel, semblèrent y contempler la résurrection future, & cessèrent de pleurer... »

A cet endroit du récit, un ver luisant maladroit tomba d'une tige de genêt sur une pâquerette peureuse qui fit un brusque mouvement d'effroi; un hibou s'envola lourdement du haut d'un vieil arbre avec un cri sinistre; mais un rossignol caché dans un massif de rosiers lui répondit par une mé-

lodieuse cascade de trilles, & l'attention des fleurs fut distraite un instant.

Elles n'entendirent ni l'énumération des bons soins prodigués au pauvre petit Pierre par les pieuses femmes, ni les détails intéressants de son lent retour à la santé, de son entrée prématurée à l'atelier, & des efforts qu'il fit pour gagner lui-même son pain quotidien & mettre deux sous en réserve chaque semaine afin de les donner à la quête dominicale pour les âmes du Purgatoire... Elles laissèrent passer inaperçu l'épisode touchant de la Saint-Jacques, où Pierre se trouva seul en face d'une place vide, avec le poignant souvenir de l'anniversaire précédent. Ce jour-là, quels baisers sonores il prodiguait au grand frère ! quels vœux sincères il lui exprimait !

« Tandis qu'il se plongeait amèrement dans le souvenir du passé, continua la giroflée, je déroulais au soleil des pétales nouveaux, j'entr'ouvrais à la fois plus de vingt corolles, & j'exhalais de si intenses parfums, que la petite chambre muette en fut tout imprégnée... ils pénétrèrent jusqu'au cerveau de l'enfant ; ils lui arrivèrent au cœur. Que lui dirent-ils?... Je ne sais ; mais il s'approcha de moi, m'effleura de ses doigts & de ses lèvres, & je l'entendis murmurer : « O ma fleur d'or, ma seule compagne, ma seule amie, je n'ai plus que toi ; mais je ne veux rien posséder qu'il ne partage encore. Viens, grâce à toi, je puis toujours lui souhaiter sa fête ! »

» Et je sortis de la sombre mesure.

» Par un splendide soleil de mai, je fus transportée jusqu'ici, au chant des oiseaux qui saluaient le printemps. Je vis, pour la première fois, cette autre ville silencieuse où viennent se briser toutes les espérances de la cité vivante qui l'avoi sine ; je respirai une atmosphère inconnue où semble flotter l'âme des morts, & j'enfonçai mes racines dans un sol nouveau qui me parut agité par d'étranges tressaillements... Vous le voyez, mes sœurs, le pied de la croix de bois où le nom de Jacques est écrit, se perd entre mes branches touffues ; & si l'ombre du grand frère vient parfois errer sur la fosse où gît son corps, elle plonge dans une atmosphère imprégnée de mes parfums. Je dois manquer au réduit misérable d'où je suis sortie pour n'y plus rentrer ; mais la satisfaction du sacrifice accompli console Pierre de mon absence ; il me retrouve d'ailleurs ici chaque matin & vous savez qu'il apporte fidèlement le tribut d'une prière au frère qu'il pleure toujours & d'un peu d'eau à la plante qu'il a le mieux aimée... »

L'une après l'autre, les fleurs avaient courbé la tête sous le poids du sommeil, & la giroflée s'apercevant que personne ne l'écoutait plus, replia délicatement ses pétales, se tut & s'endormit à son tour.

MÉLANIE BOUROTTE.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE.)

XIII

MADAME de Sévigné aurait dit, dans son charmant langage : *c'est le triomphe du printemps*, si elle avait vu, par une riante après-dinée d'avril, les bois de Satory diaprés de ces nuances vert-tendre qui passent si vite, comme les grâces de l'enfance, que la vie développe, mûrit & flétrit. En ce temps-là, ces bois étaient solitaires ; on n'entendait au loin ni clairon ni tambour ; on ne voyait pas, derrière une haie, le pantalon garance d'un pauvre soldat ; ni le camp, ni les exécutions, ni les duels, n'avaient troublé & attristé ces beaux taillis, ces pelouses tranquilles, & le rêveur, le promeneur, l'artiste avaient toute liberté d'admirer le site & de savourer le silence, qu'un chant d'oiseau interrompait comme un hymne de joie s'élevant de la terre vers le Dieu de bonté. Le printemps triomphait

donc ; la sève de la vie éclatait de toutes parts ; dans l'herbe, poussaient les bassinets & les pâquerettes ; au bord des ruisseaux, le myosotis mirait ses yeux bleus & le muguet, son encensoir d'argent ; déjà dans les haies apparaissait l'aubépine ; l'air avait une douceur molle, & le léger brouillard qui montait de la terre humide & chaude jetait sur les lointains un voile bleuâtre.

Un homme & une femme, appuyés l'un sur l'autre, suivaient un des sentiers du bois : ils allaient lentement, ils s'arrêtaient quand la voix d'un oiseau jetait une note timide ; ils cueillaient des fleurs & la jeune femme tenait à la main une botte de pervenches & de giroflées ; son compagnon avait soin de choisir pour elle les bons chemins, il poussait du pied les cailloux & les ramilles de bois mort, & quand il eut découvert enfin une place toute couverte de gazon fin & dru, & d'où l'œil s'étendait sur un grand horizon, il fit asseoir

sa compagne, l'entoura d'un châle qu'il portait sur le bras, s'agenouilla devant elle & lui dit :

« Es-tu bien fatiguée, Thècle ? »

— Pas trop; pourtant, je me repose avec plaisir; la vue est ravissante! regarde donc, Alexis, comme ce petit sentier fuit bien, & quelles jolies fleurs dans ces haies!

— En veux-tu ?

— Oh! non : tu dépouillerais le bois pour moi.

— Certes! les fleurs ne viennent au monde que pour cela!

— Oh! Alexis! écoute... »

Un chant délicieux, des roulades, des fusées animaient tout à coup le silence de la forêt :

« C'est un rossignol! s'écria Thècle. »

Ils écoutèrent tous deux. L'oiseau jeta dans l'air quelques notes perlées, comme s'il eût appelé des auditeurs dignes de l'entendre; puis, il commença sa cantate: les trilles, les cadences, les points d'orgue, les longs soupirs, les plaintes harmonieuses, les fanfares éclatantes se succédèrent, & il semblait que la poitrine du brun chanteur dût se briser sous cet effort d'art & de passion. Alexis & Thècle, la main dans la main, écoutaient ravis cette voix du printemps :

« Est-ce assez beau! s'écria Alexis.

— Cela me fait penser à Juliette & Roméo :

Non! c'est le rossignol ce n'est pas l'alouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète.

Quelle belle scène! quels adieux... Alexis, pourquoi ne ferais-tu pas un tableau qui représenterait les jardins des Capulets, Juliette au balcon & Roméo prêt à parler? On verrait à l'orient le ciel déjà rose, & le balcon gothique, & le vieux palais, & les grands arbres... ce serait charmant... essaie donc ce sujet.

— Je ne m'y froterai pas, ma chérie; ne forçons pas notre talent, tu sais? je suis un peintre d'herbe, de feuilles, de ciels, d'eaux; je fais un paysage tel que je le vois, mais la figure, les bons-hommes, je n'y entends rien. Tiens! je ferais, il me semble, un assez bon tableau avec cette petite mare que tu vois là-bas, ces roseaux, ce saule tourmenté, cette échappée sous bois, &, pour figure, cette bonne femme qui porte sur sa tête un faix d'herbe, le souper de ses lapins. J'y mettrais cette chèvre qui broute, je ferais un ciel moutonné & pommelé, &, Dieu aidant, cela aurait du succès. Mais des grandes figures, des Van der Helst, des Véronèse ou des Le Sueur, non!

— Pourtant c'est bien plus poétique.

— Tu trouves? la poésie est partout cependant; elle est au fond du cœur & au fond des choses; pour moi, je trouve de la poésie dans la petite fille qui mène sa chèvre le long d'un fossé & qui nous regarde avec des yeux étonnés & sauvages, comme j'en trouve dans *Rébecca à la Fontaine* ou *Andromaque aux portes Scées*. Elle est partout, la charmeuse, pour ceux qui l'aiment & qui savent la découvrir.

— C'est peut-être vrai, dit Thècle; cette après-midi même, dans ces bois, ce chant du rossignol, c'est de la poésie.

— Certes, et de la bonne & de la vraie; moi, j'ai un rossignol dans le cœur; il chante toujours, il dit : *Thècle!* »

Elle sourit & lui tendit la main; elle était, en ce moment, pleinement heureuse; c'était une de ces heures sans veille & sans lendemain, où tout est d'accord, où les soucis & les vulgarités de la vie ne viennent pas, comme une note discordante dans un hymne, ou un souffle du nord dans un beau jour, troubler la fête intérieure, & longtemps ils demeurèrent ainsi, heureux & paisibles. Le soleil qui baissait, les rappela aux réalités : il fallait partir, retourner à Paris, dîner, se coucher, & reprendre le lendemain, ceci concernait Alexis, la brosse & la palette.

Le retour à Paris, grâce à la voie ferrée, fut des plus prompts, & une voiture le transporta de la gare à la rue de Tournon, où ils demeuraient. Thècle monta lentement le majestueux escalier qui menait à son appartement, au troisième. Elle se sentait très-fatiguée, & à peine arrivée dans son petit salon, elle se laissa tomber sur un fauteuil, en défaisant les rubans de son chapeau. Alexis sonna, & dit à une servante qui arriva, l'air grognon, & les cheveux ébouriffés :

« Le dîner, Angélique! nous sommes fatigués.

— Dame! tant pis! je ne vous attendais qu'à la nuit brune; mon rôti n'est pas cuit & mes asperges n'ont pas vu le feu.

— Dépêchez!

— C'est facile à dire; d'abord, moi je n'aime pas les maîtres qui sont toujours pressés! »

Angélique sortit sur ces mots, en jetant la porte, & l'on entendit dans la salle-à-manger voisine, un redoutable cliquetis d'argenterie & de vaisselle. Thècle appela son mari près d'elle, disant :

« Il me semble que cette fille est fort insolente. On ne peut donc pas se faire servir à Paris ? »

— Il paraît que c'est fort difficile.

— Je n'avais pas idée de cela, répondit Thècle d'un air songeur. Joséphe était toujours prête & ne répliquait jamais... »

Le dîner se fit attendre, & quand il parut, mal dressé, sur une table mal mise, il avait une piètre mine. Thècle goûta, essaya, fit la grimace, & finit par dire à Alexis :

« Ce n'est pas mangeable! la soupe est brûlée, le rôti avancé & les asperges crues.

— C'est vrai, répondit Alexis; sonnons cette Angélique.

— Angélique, votre dîner est détestable; madame ne peut pas y toucher.

— Eh ben! tant pis! j'ai fait la cuisine pour d'autres dames que madame Lambin, & elles ne se plaignaient pas! »

Angélique avait mis les poings sur ses hanches

& regardait sa jeune maîtresse d'un air furieux, la fureur d'un talent méconnu.

« Mon ami, dit Thècle, je ne puis pas supporter cela; mon Dieu! qu'elle est méchante!

— Sortez, dit Alexis, & faites votre compte: vous ne coucherez pas ici.

— Je ne demande pas mieux que de quitter la baraque; je n'ai jamais pu la sentir.

— Partez! répéta Alexis, qui ne voyait que l'émotion de Thècle; partez sur-le-champ.

— Elle me fait peur, répéta Thècle, lorsque Angélique eut tourné les talons. Ah! mon ami, quelle suite à notre poétique après-midi!

— C'est un repoussoir, répondit Alexis en souriant; mais ne t'inquiète pas, ma bien-aimée, cela ne se renouvellera pas. »

Il alla, & résolument, tranchant les difficultés avec le sabre d'argent, il congédia la servante; puis, un quart d'heure après, il revint, suivi de la concierge, ornée d'un tablier blanc, & qui déposa sur la table un joli dîner, appétissant & chaud, dont la vue surprit Thècle.

« Et les traiteurs? lui dit gaiement son mari; pour qui & pour quoi sont-ils donc créés? »

Le dîner eut encore sa poésie: Alexis servait sa femme avec des prévenances infinies; il ne lui laissait pas le temps de désirer:

Il est au Mogol des follets
Qui servent aux gens de valets.

c'était le rôle du jeune mari, qui voulait faire oublier à Thècle ce grossier contact, ces ennuis vulgaires que sa première existence ne l'avait pas accoutumée à subir. Il l'emmena au salon aussitôt le dîner fini, & l'installa dans un coin du canapé; un beau feu clair éclaira la chambre & Thècle dit en souriant:

« On est bien ici! »

Ce salon, partie principale d'un de ces petits nécessaires que les Parisiens appellent des appartements, ne rappelait en rien les grandeurs & le luxe noble du château d'Herzey, mais tout y était joli: jolis meubles de bois de rose, joli tapis sur le parquet, jolies curiosités sur les tables, jolies fleurs dans une jardinière, &, ornement qui en valait bien d'autres, un beau paysage, pris dans la Vallée de Montmorency, de la main d'Alexis, ornait le panneau principal.

Vers huit heures, un timide coup de sonnette se fit entendre:

« C'est ma tante & Camille, dit Alexis. »

Elles entrèrent, en effet: Thècle se laissa embrasser & fit asseoir sa tante auprès d'elle; Camille s'assit un peu à l'écart, près de la lampe, & madame Lamblin dit avec sa bonhomie accoutumée:

« Nous venons voir comment vous avez passé la journée; nous craignons que madame Alexis ne fût un peu lasse de sa promenade.

— Oh! tante, ce ne serait rien, mais nous avons eu une terrible algarade à notre retour avec l'aimable & suave Angélique. »

Il raconta ce qui s'était passé; madame Lamblin coula, fit ses réflexions, déplora tour à tour la situation des maîtres, la malice des serviteurs & la méchanceté du siècle présent, & Camille, quand les interjections furent finies, dit en rougissant à Thècle:

« Ma cousine, puisque cette domestique vous a quittée si brusquement, elle doit avoir laissé de la besogne. Me permettriez-vous d'y voir? »

— Vous êtes vraiment trop bonne.

— Oui, Camille, aidez-nous un peu, nous vous en serons mille fois obligés. »

Camille se sentit heureuse de cette autorisation; quoiqu'elle eût triomphé généreusement de son cœur, quoiqu'elle n'eût contre l'heureuse Thècle aucun sentiment de haine ou de jalousie, cependant lorsqu'elle voyait son cousin, son ami d'enfance, Alexis enfin, si passionnément épris de sa jeune femme, l'aiguillon du passé se réveillait alors, & la lutte éternelle de notre âme entre le bien & le mal se faisait sentir. Et, ce soir-là, où Thècle paraissait plus que de coutume & belle & chérie, Camille avait besoin d'une forte diversion. Elle se plongea avec joie dans cette humble besogne, dans ces travaux de servante; elle lava, rangea, mit en ordre, & sous ses doigts agiles, ce ménage négligé reprit une physionomie charmante. Lorsque tout fut préparé pour le lendemain, elle ouvrit la porte de la chambre à coucher & rangea le châle & le chapeau que Thècle avait jetés sur une chaise; puis s'agenouillant devant un beau crucifix, elle dit du fond du cœur:

« Mon Dieu! faites qu'ils soient heureux & que moi, votre pauvre créature, je vous aime de plus en plus! »

Pendant qu'elle retournait tranquillement avec sa mère vers leur rue de Lille, madame Lamblin dit:

« Cette petite femme est vraiment bien mignonne! comme elle t'a remerciée pour les services que tu lui as rendus!

— Oui, ma mère, elle est aimable & je comprends qu'Alexis l'aime tant.

— Certainement, & cependant, je crains bien qu'elle ne soit pas heureuse, ni lui non plus.

— Ils s'aiment tant!

— S'aimeront-ils toujours autant? Alexis ne sera pas toujours aux pieds de sa femme; la nécessité de vivre & de travailler l'en empêchera, & comment donc fera-t-elle alors, elle qui n'a pas l'idée du ménage? elle qui a été servie & obéie comme une princesse!

— Elle apprendra, ma mère.

— J'en doute... & puis, vois-tu, Camille, en se mariant, elle a désobéi à son père, & Dieu ne bénit pas les enfants indociles. Je ne suis qu'une pauvre femme, je ne sais pas grand-chose, mais j'ai remarqué que les enfants obéissants & respectueux sont favorisés, dès cette vie. Tu verras cela, Camille, en avançant en âge.

XIV

Quelques jours après, Thècle fit une visite à madame de Sénonges, qui avait passé trois mois à Paris; elle trouva sa tante seule, chose rare, & elle en fut reçue avec sa grâce habituelle, superficielle, banale, mais dont elle subissait encore le charme :

« Eh! quoi! seule! et le cher mari?

— Ma tante, Alexis travaille, il a commencé un grand paysage, une vue de Cannes.

— Ah! un souvenir de votre voyage de noces! un souvenir intime, sans doute.

— Oui, ma tante; nous avons beaucoup admiré cette vue, cette montagne pastorale & un petit lac bleu comme un saphir.

— Oui, les eaux, c'est le triomphe de ton maril! Tu es bien heureuse, petite chère! tu vis dans une atmosphère d'amour. Alexis t'aime, il ne pense qu'à toi; tu as trouvé l'idéal de madame de Staël, l'amour dans le mariage; jouis bien de tes beaux jours: sois belle, sois gaie, sois heureuse! les rides et les soucis viendront assez vite.

— Ma tante, je vous assure que j'ai bien des soucis.

— Eh quoi? tu saurais? tu aurais appris...

— Quoi donc?

— Rien, rien. Dis ce qui t'ennuie; c'est un pli de rose, j'en suis sûre.

— Mais non, ma tante, c'est quelque chose de parfaitement prosaïque & ennuyeux. »

Et Thècle commença l'histoire de ses ennuis d'office et de cuisine; madame de Sénonges l'écoutait d'un air distrait, en jouant avec un flacon; tout cela l'intéressait peu et l'ennuyait beaucoup.

— Que veux-tu? dit-elle enfin; tu ne trouveras pas de Joseph dans ce grand Paris; tu as été un peu gâtée, il faut t'habituer à ta situation nouvelle: elle a bien ses compensations.

Thècle, qui était fière, n'insista point sur ses tribulations intimes; elle reprit l'entretien en disant :

« Ma tante, que saviez-vous donc qui pût m'intéresser et me tourmenter? vous disiez tout à l'heure: tu saurais?... »

— Oh! rien! une misère! une critique de journal.

— A propos d'Alexis?

— Oui, petite, que veux-tu? tout triomphateur à des envieux; du reste, si tu es curieuse, voici ce joli morceau.

Elle prit un journal dans un monceau de livres & de revues, & marqua de l'ongle le passage suivant :

« Les promesses des jeunes artistes sont comme les fleurs d'avril, elles ne donnent pas toujours des fruits. L'auteur tant admiré de la cascade de

Gréhart & de la chapelle de Saint-Romarc, exposés l'an dernier au salon, M. Alexis Lamblin, vient de produire une nouvelle toile où ne se retrouve aucune des qualités brillantes que toute la presse artistique avait signalées; une *Fontaine dans les Vosges*, est un tableau mal conçu, peu étudié, l'eau est glauque, le vert des arbres métallique, les ciels d'une facture détestable, & nous ne pouvons louer dans toute cette toile que les terrains qui sont solides et d'une couleur franche. Si M. Alexis Lamblin veut soutenir la réputation, prématurée peut-être, que le salon de 18... lui a faite, il faut qu'il voie la nature, qu'il étudie les maîtres & qu'il ne se croie pas arrivé, alors qu'il est à peine en chemin. »

Des larmes coulaient sur le journal :

« Ah! ma tante, que c'est dur et méchant!

— Tu trouves? ce sont les luttes de l'art & de la vie, cela, ma chère petite; je suis convaincue que ce coup d'épée ne nuira pas à Alexis, & que d'ailleurs, ton affection suffira à le consoler. Quoi de plus beau que d'être la joie, le soleil d'un talent méconnu & malheureux! »

Thècle jeta un regard autour d'elle & se demanda intérieurement si sa tante quitterait pour consoler le génie méconnu, s'appelât-il Dante ou Michel-Ange, ce luxueux intérieur, si beau, si douillet & où sa vie se passait si nonchalante & si douce; elle dit tout haut :

« Un article pareil menace notre avenir... »

— Oh! ma chère, je me fie à Alexis pour faire mentir l'oracle. A propos, tu sais que je pars après-demain pour les Lauriers; il faut que je jouisse de ce beau temps à la campagne... plus tard, je vais aux bains de mer, à Dieppe probablement.

— Ma tante, si vous voyez mon père, dites-lui...

— Ma chère petite, ne me chargez d'aucune commission pour mon frère; je tiens à vivre bien avec lui et pour ce, il vaut mieux ne pas lui parler de vous. Dans quelques années, je ne dis pas.

— Adieu, alors, ma tante, dit Thècle en se levant.

— Tu m'excuseras de ne pas aller te voir; tu demeures bien loin, & je suis surchargée de besogne: je dois encore essayer toutes mes toilettes d'été.

— Je ne voudrais pas vous déranger assurément. Adieu, ma tante.

— Adieu, petite chérie, mes amitiés à Alexis.

Elles se quittèrent, & Thècle revint à pied chez elle, au milieu des rues affairées & des boulevards encombrés du superbe Paris. Elle était triste, & elle trouvait que, nulle part, la solitude & l'isolement ne se faisaient mieux sentir que dans cette mer d'êtres humains, agités chacun par ses propres peines. Lorsqu'elle rentra, elle lut sur le visage d'Alexis qu'il connaissait l'article; il l'embrassa avec une effusion où il y avait bien de la tristesse. Thècle lui raconta, en quelques mots,

sa visite à madame de Sénonges, & le peu de sympathie qui avait accueilli ses plaintes, & la légèreté avec laquelle la charmante mondaine parlait de cette rude critique; Alexis écouta, baissa la tête, & dit enfin :

« Vivons pour nous, ma bien-aimée, & pour notre petit enfant. Quant à l'article, il est vrai; mon tableau ne vaut pas grand'chose; je l'ai brossé à la hâte, mais ma vue de Cannes, je l'étudierai, & je tâcherai d'en faire un coup de maître.

XV

L'été s'écoula; Thècle trouva le temps long & Paris mélancolique; ce Sahara brûlant & bruyant reportait sa pensée vers les retraites ombreuses des Vosges, & même vers ce calme profond des champs, qui lui avait paru jadis si pénible & si monotone; sa santé était languissante, & elle passait de longues journées, assise derrière sa persienne à demi-fermée, & occupée à regarder les passants peu nombreux de la rue de Tournon. Alexis ne quittait guère son atelier; il avait, comme un vaillant coursier, tressailli sous le coup de fouet, & il éprouvait le besoin de prendre une revanche éclatante. Les nécessités de la vie le pressaient d'ailleurs, & seul, le travail, un travail couronné de succès, pouvait créer à Thècle cette vie douce qu'il lui avait promise, & qui devait remplacer ce qu'elle avait quitté pour lui. Il la voyait peu; forcément, il la laissait livrée aux difficultés d'une existence un peu étroite, privée de ces vieux & fidèles serviteurs qui tendent les sentiers commodes; & l'art, qui réclamait toutes ses heures, l'empêchait de veiller sur elle & d'ôter, pour elle, les épines des roses. Camille & sa mère visitaient la jeune femme, mais rarement, le soir ou le dimanche; le travail aussi leur imposait sa chaîne, & la pauvre Thècle attendait, seule & un peu triste, le moment qui devait lui apporter un nouveau devoir, un nouvel amour, un nouveau souci peut-être.

Cette attente la préoccupait; ces pensées la ramenaient, avec une force irrésistible, vers les premiers souvenirs de sa vie, vers son père, si aimable & si tendre autrefois, & qui, le jour où elle l'avait offensé, s'était montré si sévère & si fier, & un jour, qu'elle se sentait plus souffrante & plus inquiète, elle écrivit quelques lignes à M. d'Herzey :

« Mon père,

» Avant peu de jours, je serai mère; il me vient
» des idées noires, j'ai peur de mourir, & de mourir
» sans que vous m'ayez bien pardonnée & em-
» brassée: je ne puis dire que je regrette mon
» mariage, puisque j'aime Alexis & qu'il est par-
» fait pour moi, mais je regrette de vous avoir dé-
» plu, & je vous supplie, au nom de maman, de
» me pardonner. Je vous supplie aussi, de m'au-

» toriser à vous présenter mon enfant: ce me se-
» rait un si grand bonheur de me revoir à Her-
» zey, & je baise cette lettre, qui va aller où je
» voudrais aller moi-même.

» Soyez indulgent, mon père, pour votre petite
» Thècle, qui vous embrasse avec respect. »

Paris, octobre 18..

La lettre partit &, peu de jours après, arriva une grosse enveloppe avec le timbre d'Herzey.

« Ce n'est pas la main de mon père, dit Thècle en regardant l'adresse; mauvais présage! » elle ouvrit l'enveloppe; sa lettre au comte d'Herzey tomba sur ses genoux, pliée dans un carré de papier, qui portait : *A madame Thècle.*

« Madame,

» J'ai reçu, en l'absence de Monsieur, la lettre
» sur laquelle j'ai reconnu votre écriture, & je
» suis les ordres exprès de Monsieur, en vous la
» retournant. Monsieur est parti depuis un mois
» pour l'Égypte; il va faire des recherches pour
» ses études; il n'a pas laissé son adresse; je
» pense bien que dans ce pays-là, il n'y a pas
» beaucoup de bureaux de poste; il sera absent
» pendant tout l'hiver, & plus longtemps peut-
» être. Avant de partir, il m'a donné ses instruc-
» tions pour la maison, les ouvriers (on repeint le
» cabinet de Monsieur & on met un nouveau
» parquet dans la bibliothèque), & il m'a dit, en
» propres termes: — Et, s'il arrivait des lettres
» de madame Alexis Lamblin, vous les lui ren-
» verriez. J'obéis à contre-cœur, mais j'obéis, &
» je vous prie de me pardonner.

» Madame de Sénonges prend les bains de mer
» en Normandie, & on dit dans le pays qu'elle
» passera l'hiver en Italie. Elle n'est bien nulle
» part. Tout va bien dans le pays, hormis le père
» Thibaut qui a fait les fièvres; maîtresse Thibaut
» ne peut parler de vous sans pleurer; soit dit
» sans vous offenser, vous avez fait bien pleurer
» ceux qui vous chérissaient.

» Je souhaite, madame, que vous soyez heu-
» reuse & contente, & je demeure avec respect,

» Votre obéissante servante,

» JOSÈPHE LIGEÛS. »

Thècle pleura en achevant cette lettre, & la tendresse, les consolations passionnées de son mari ne la calmèrent pas; désolé, il s'écria :

« Combien tu me fais regretter de n'avoir ni noblesse ni richesse! Ah! Thècle! la sévérité de ton père nous portera malheur.

— Je ne croyais pas, dit-elle, que cela dût se passer ainsi! Dans les livres, les parents pardonnent toujours!

— Console-toi: tu auras bientôt un cher petit enfant à aimer. »

Elle baissa la tête d'un air sombre :

« Et s'il me fait autant de peine que j'en fais à mon père? D'ailleurs, quelle joie peut-on avoir en élevant un enfant sans avenir, sans nom! »

Alexis pâlit & répondit après un silence :

« Je te le répète : je donnerais mon sang pour un nom... j'espérais autrefois que le talent m'en aurait donné un : maintenant, je n'espère plus. »

A son tour, effrayée & affligée, elle voulut le consoler, mais elle n'y réussit qu'à demi : le premier regret de Thècle avait enfoncé un mortel chagrin dans le cœur de son mari.

Leur premier enfant naquit quelques jours après. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par madame Lamblin & par un peintre, ami d'Alexis, & comme il était né le 24 octobre, on lui donna le nom de l'archange & du grand peintre, le nom de Raphaël.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

LA PASSION SELON MATHIEU, DE SÉBASTIEN BACH.
LA BELLE BOURBONNAISE. — GILLE ET GILLOTIN. — CONCERT
DE L'ÉDITION PETERS. — L'OPÉRETTE DE M. VICTOR MASSÉ.
UN OPÉRA COMIQUE A VERSAILLES, MUSIQUE DE M^{me} DE SAINTE-CROIX.

CHAUD & joyeux soleil du printemps, toi qui fais fleurir les roses ou épanouir les aubépines, toi qui éveilles les insectes dans l'herbe & les fauvettes dans les buissons ; pourquoi laisses-tu donc s'endormir, dans le silence & la stérilité, ce pauvre monde musical qui ne reçoit d'aucun astre ni la lumière ni la chaleur ? Est-ce que l'art nous a dit son dernier mot ? est-ce que les artistes ont senti, sous le froid de ces temps lugubres, leur sang se figer & leurs fibres se distendre ?

Voyons, cependant, s'il n'est pas quelque coin ignoré, où l'amour des belles choses a élu son domicile, hélas ! toute recherche est vaine & nous sommes obligée de nous contenter d'une menue monnaie dont les fractions réunies ne sauraient équivaloir à la plus infime des œuvres sérieuses.

Du pain bis, toujours du pain bis ! le goût s'use à cette nourriture maussade ; aussi faut-il aller demander aux maîtres d'autrefois une part de ces mets exquis, dont les cuisinières modernes semblent avoir perdu la recette.

M. Charles Lamoureux, qui a entrepris la noble mission de vulgariser la grande musique religieuse, a fait exécuter tout récemment, au concert des Champs-Élysées, la *Passion* de Sébastien Bach. Cette œuvre gigantesque était à peu près in-

connue à Paris, où Pachelbel n'en fit exécuter que quelques fragments, au Panthéon, en 1868. Cette musique est d'une austérité qui pouvait ne pas plaire à l'innombrable public, remplissant la salle immense du cirque d'été, aussi l'éminent chef d'orchestre a-t-il jugé à propos d'en éliminer quelques parties. Il faut savoir d'abord qu'elle ne comprend pas moins de soixante-dix-huit morceaux. L'éducation musicale pour les oreilles françaises est presque entièrement à faire. Nous savons épeler, mais nous ne lisons pas. Bach, nous fut bien longtemps absolument inconnu ; toutes les autres nations l'appréciaient cependant à sa haute valeur, nous seuls restions en arrière. Le goût, se développant avec le progrès, nous mit sur la voie des grands maîtres ; & nous comprenons aujourd'hui, sans être parfaitement identifiés à leur facture magistrale, les mérites de leurs œuvres incomparables. Si Bach fut moins connu que Mozart, Beethoven, Mendelssohn & une foule de génies, cela, affirme Fétis, tenait à sa nature modeste ; il ne travailla jamais que pour lui & quelques amis de choix, ne recherchant pas les applaudissements, & rangeant dans une armoire dont ils ne sortaient plus, les manuscrits de ses meilleurs ouvrages. C'est ainsi que la *Passion selon Mathieu* fut exécutée une fois seulement

pendant la vie de son auteur, à l'église St-Thomas de Leipzig, le vendredi saint de l'année 1729. — On assure que ce fut un des parents de Bach qui, s'étant procuré l'ouvrage, organisa l'exécution sans en prévenir le compositeur. Après sa mort, cette grande page fit le tour des pays érudits en matière musicale. La France aura attendu près d'un siècle & demi pour connaître cette œuvre que Fétis définit ainsi : « Sublime inspiration, écrite à deux chœurs & à deux orchestres, avec des récitatifs, des airs & des chorals harmonisés, sur les idées les plus neuves, les plus hardies; les combinaisons les plus compliquées, les effets les plus inattendus se succèdent sans interruption dans une partition énorme. »

On ne peut écouter sans être remué jusqu'au fond de l'âme l'introduction dans le style fugué, où deux chœurs à quatre voix & deux orchestres se meuvent avec une rare perfection dans les formes scientifiques, pendant qu'un troisième chœur de soprani fait entendre un choral à l'unisson d'un mouvement large & plein de simplicité. Le sentiment dramatique y occupe une place importante. Les mélodies sont d'une mélancolie profonde, les récitatifs d'une ampleur magistrale, & enfin les combinaisons variées de l'instrumentation, prouvent surabondamment que Bach, mieux que tout autre compositeur, même des plus célèbres, avait compris ses ressources multiples.

Le public parisien est encore trop peu habitué aux auditions des œuvres austères pour avoir été très-impressionné par *la Passion*. Mais cette belle musique a été écoutée religieusement, & même bon nombre de morceaux ont provoqué des acclamations enthousiastes. Entre autres, l'admirable duo pour soprano & contralto :

Ils traînent la victime sainte,

précédé d'une exquise introduction instrumentale, a produit un effet que nous ne saurions rendre; le chœur qui suit est d'un éclat inouï, c'est la beauté religieuse dans ce qu'elle a de plus pénétrant & de plus accompli; la foule entière l'a redemandé d'une voix unanime. Nous ne pouvons citer beaucoup d'autres morceaux d'une grande valeur; écrits dans le style scolastique, ils n'ont été bien appréciés que par une partie de l'auditoire; mais avec de tels concerts, l'érudition gagnera les masses, & elles comprendront, un jour, les pures & sereines jouissances dont elles auront été privées si longtemps.

Nous devons donc de grands remerciements à M. Charles Lamoureux & aussi à M. Charles Bannelier, l'auteur de la traduction qui vient d'être chantée au Cirque des Champs-Élysées.

Nous nous sommes élevés bien haut, il faut maintenant descendre bien bas. Nos grand'mères ont entendu, en leur temps, une chanson populaire ayant pour titre *la Belle Bourbonnaise* : c'est sur ce sujet que l'on vient de composer un opéra comique en trois actes.

MM. Dubreuil et Chabrilat ont composé sur cette chanson une foule de scènes inventées à plaisir pour la satisfaction du public; un débutant compositeur s'est chargé de la musique; les motifs étant très-vulgaires, il était supposable que les airs de la partition suivraient la méthode des librettistes, & que nous entendrions bon nombre de ponts-neufs de facture peu recherchée. Il n'en a pas été ainsi. M. Cædès a apporté dans son ouvrage beaucoup d'élégance & de clarté. Ajoutons que ce jeune homme, qui semble avoir fait des études sérieuses, a du bon sens & du savoir. Son premier acte est assurément le meilleur des trois; le chœur des gardes-françaises a beaucoup de cachet; le duo de Colignac et de la paysanne Billette est assez bien compris et rythmé pour s'adapter à un motif d'opéra comique de plus haute portée que cette espèce d'opérette sans importance.

Le finale de cet acte, dans lequel est encadrée la chanson populaire de *la Belle Bourbonnaise* est d'un excellent effet. Ce n'est pas ici la parodie ridicule chantée dans la rue, c'est la douleur et la honte de la pauvre Manon, dont la foule assemblée sur le quai de la ferraille, se moque sans la moindre pitié. Le public a fait répéter le chœur des soldats.

Le quintette des mouches a une couleur rococo d'un heureux effet.

Nous ne dirons rien de plus de cet ouvrage, qui sent forcément le fredon d'autrefois. Mais ce que nous constaterons avec plaisir, c'est que, sous forme d'opérette, les auteurs commencent à prendre certaines allures qui tiennent évidemment au genre de l'opéra comique. Il faut espérer que les yeux, comme le goût & les oreilles, s'habitueront à suivre cette bonne pente, qui nous ramènerait bien vite à des créations saines et distinguées.

Nous ne parlerons que pour mémoire de l'opéra bouffon en un acte, de *Gille et Gillotin*, dont M. Sauvage a fait le livret & M. Ambroise Thomas la musique. L'éminent compositeur avait improvisé cette bluette du genre italien, pour un intermède d'une matinée au bénéfice de Mocker. Il ne devait être entendu qu'une seule fois. M. Ambroise Thomas savait mieux que tout autre que l'ouvrage n'avait pas de valeur réelle; aussi se refusa-t-il à le produire sur la scène. Mais M. Sauvage en décida autrement, & fit un procès au musicien de ne pas vouloir jeter dans le monde cet enfant chéti et peu viable. La représentation eut donc lieu.

Il y a néanmoins une fort jolie ouverture, qui a produit un excellent effet sur le public; puis se trouvent plusieurs couplets, deux duos & deux quatuors, qu'on a écoutés avec plaisir. Les couplets de Gille :

Ah ! ah ! hi ! hi !

Dois-je rire ou pleurer !

ont été acclamés & redemandés. Nous devons aussi faire mention de la symphonie, sur le rythme

de la retraite, qui est allègre & spirituelle, & après laquelle il ne nous reste plus qu'à tirer le rideau.

Comme nous l'avons annoncé à nos lectrices, la première audition des nouveautés de l'*Édition Peters* a eu lieu dans les salons de M. Jung-Treuttel, 12, rue de la Chaussée-d'Antin. Une foule élégante & distinguée s'était empressée de se rendre à l'invitation du maître de cette maison, qui va, nous en sommes certains, ouvrir les portes de la publicité à un grand nombre de compositeurs & d'œuvres de mérite, restés jusque-là dans l'ombre, faute d'un théâtre pour se produire au grand jour.

On a entendu, à cette soirée, mademoiselle Holmberg, de Stockholm, cantatrice préférée du roi de Suède, qui a recueilli, à la cour de ce monarque, comme en Italie, les plus incontestables succès. Elle a dit ses chansons suédoises avec un goût achevé. Sa méthode, large & simple, s'est surtout révélée dans un *lied* délicieux, le *Souvenir*, & dans une romance, *Si tu voulais*, fort bien accompagnés par l'auteur, M. T. d'Ernesty, un Polonais de distinction.

M. Léopold Dancla apportait à cette séance le concours de son merveilleux archet. Il a fait entendre deux de ses compositions : une *Dormeuse* & une *Tarentelle*, que madame Dancla a accompagnées avec une entente parfaite. Le savant violoniste a été admirablement secondé aussi par madame Jung-Treuttel, dans un *Impromptu* & dans une *Romance* de Laub, pour piano & violon, ainsi que par mademoiselle Jenny-Maria, dans une *Sonate* très-belle, de Grieg.

Ces deux dames se sont fait applaudir ensuite dans la *Gayotte*, de Gluck, arrangée pour piano, à quatre mains, par Reinecke. Cette pièce originale & difficile a été rendue avec un rare talent.

Mademoiselle Jenny-Maria est une jeune virtuose, dont le public parisien n'a pas encore eu souvent l'occasion d'apprécier le mérite. Malgré cette jeunesse, elle a un savoir & une exécution déjà mûrs. Son talent, qu'elle ne prodigue pas, atteste des dispositions toutes spéciales, en même temps que de patientes études. Son jeu est ferme, son style élégant & sobre, & son mécanisme, déjà fort habile, acquerra encore de la souplesse & de la flexibilité. Elle a fait entendre deux charmantes pièces composées par elle : une *Danse Bohémienne* & une *Bluette*, dans le genre italien, qui ont été fort applaudies. Mais elle a enlevé l'auditoire dans la *Cachucha* de Raff, morceau brillant, difficile & léger, dont elle a su rendre toutes les nuances les plus délicates.

La *Promenade au clair de lune*, de Bendel, a été aussi admirablement interprétée par elle.

M. Delphin Balleyguier, dont les compositions déjà connues dans les salons parisiens se distinguent par le goût & le sentiment musical, a chanté

quelques-unes de ses mélodies, parmi lesquelles nous recommandons : *l'Amitié*, & la *Fermière*, une de ces chansons sentimentales dont les paroles, d'Hégésippe Moreau, sont tout un ravissant poème.

Un jeune pianiste compositeur, de vingt ans à peine, a exécuté quatre charmantes pièces qu'il vient de publier : un *Minuetto*; la *Carola*, valse; *Pensée musicale*, & la *Viennoise*, autre valse, dans le genre allemand, qui a été très-appreciée, & que nous recommandons particulièrement. Ces derniers morceaux ne sont pas difficiles.

Tout le charme de cette soirée revient, après les artistes, à madame Jung-Treuttel, qui a su réunir ces divers éléments de succès & faire les honneurs de ses salons, en maîtresse de maison affable autant que distinguée.

C'est dans notre prochain numéro que paraîtra l'opérette de M. Victor Massé, que le *Journal des Demoiselles* offre à ses abonnées, & dont nous avons dit quelques mots dernièrement.

Nous n'avons pas encore pu voir la partition entière, mais nous savons qu'elle a pour titre : *Une Loi somptuaire*. Cela nous semble tout à fait d'actualité, à une époque comme la nôtre, où le luxe, — ce qui ne veut pas toujours dire le bon goût, — paraît n'avoir pas de limites. Nous en donnerons donc l'analyse complète en même temps que l'ouvrage lui-même, dans notre prochaine revue; & nous sommes certaine que nous n'aurons que des félicitations nouvelles à adresser au talent de M. Victor Massé.

Madame de Sainte-Croix, déjà connue dans le monde artistique, par plusieurs publications pour le chant, au nombre desquelles il faut citer : le *Poème des Blés*, mélodie; *Visions*, rêverie, & une jolie berceuse, qui a pour titre : *Tu souris!* vient de faire représenter à Versailles un opéra-comique en un acte. L'espace nous manque pour rendre un compte détaillé de la partition & du libretto, qui est dû à la plume de M. F. Bouquet, mais nous constatons que le succès de la pièce a été complet, & la musique de madame de Sainte-Croix fort goûtée du public versaillais.

Ce petit opéra, qui a pour titre : *Chanson du Printemps*, avait été reçu à l'*Athénée*; la répétition générale venait d'avoir lieu, lors de la fermeture de ce théâtre.

LASSAVEUR.

ERRATUM. — Dans notre numéro de mai, on a supprimé, par erreur d'impression, un mot nécessaire à la clarté de la phrase.

1^{re} page, 2^e colonne, 25^e ligne, au lieu de : *Et le foudroyant crescendo...* il faut lire : *Et le foudroyant crescendo de l'INFLAMMATUS per te, virgo*, etc., etc.

LES CONFITURES

A la saint Jean d'été, les groseilles sont mûres.
Dans le jardin vêtu de ses plus beaux habits,
Près des grands lis, on voit pendre sous les ramures
Leurs grappes couleur d'ambre ou couleur de rubis.

Voici l'heure. Déjà dans l'ombreuse cuisine
Les pains de sucre blanc, coiffés de papier bleu,
Garnissent le dressoir où la rouge bassine
Reflète les lueurs du réchaud tout en feu.

On apporte les fruits à pleines panerées,
Et leur parfum discret embaume le palier ;
Les ciseaux sont à l'œuvre et les grappes lustrées
Tombent comme les grains défilés d'un collier.

Doigts d'enfant, séparez sans meurtrir la groseille,
Les pepins de la pulpe entr'ouverte à demi !
La douce ménagère, attentive, surveille
Ce travail délicat d'abeille ou de fourmi.

Vous êtes son chef-d'œuvre, exquis confitures !
Dès que l'été fleurit les liserons du seuil,
Après les longs travaux : lessives et coutures,
Vous êtes son plaisir, son luxe et son orgueil.

Que le monde ait la fièvre et que sa turbulence
Gronde ou s'apaise au loin, la tranquille maison
Toujours, à la saint Jean, voit les plats de faïence
Se remplir de fruits mûrs et prêts pour la cuisson.

Le clair sirop frissonne et bout : l'air se parfume
D'une odeur framboisée... Enfants, spatule en main,
Enlevez doucement la savoureuse écume
Qui mousse et perle au bord des bassines d'airain.

Voici l'œuvre achevé. La douce ménagère
Contemple fièrement les godets de cristal
Où la groseille brille, aussi fraîche et légère
Que lorsqu'elle pendait au groseillier natal.

Ses grappes maintenant bravent l'hiver... comme elles,
La ménagère échappe aux menaces du temps ;
La paix du cœur se lit dans ses calmes prunelles,
Et son front reste lisse et pur comme à vingt ans.

ANDRÉ THEURIET.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Mon Dieu, que le soleil du printemps est donc une jolie chose ! m'écriai-je en entrant dans la nouvelle habitation de madame R..., après avoir traversé son grand jardin, sous les chauds rayons d'un soleil de mai.

« Oui, répondit-elle avec un gros soupir, c'est une jolie chose... dehors !... mais dedans, voyez comme ce jour clair fait paraître vilaine & sale cette pauvre vieille maison qui nous sembla pourtant un paradis quand notre bonne parente nous la légua ? — Pas une muraille, pas une boiserie fraîche, plus un meuble, plus un marbre poli... Aussi, depuis que cet indiscret soleil brille, je me mets l'esprit à la torture pour trouver le moyen de rafraîchir, de rajeunir, de nettoyer tout cela, sans qu'il nous en coûte beaucoup d'argent ; car vous le savez, Jeanne, avec la maison & le jardin, nous n'avons pas hérité de grosses rentes...

— Oh ! répondis-je avec une conviction qui fit sourire madame R... je suis bien persuadée que vous trouverez moyen de tout arranger à merveille !

— J'ai déjà essayé de quelques procédés, puisés çà & là ; mais je n'ose me flatter de réussir ; car certains détails, certaines proportions me manquent & je suis obligée d'aller trop souvent au hasard. « Chacun son métier, vous savez !... » Par exemple, voici la recette d'une peinture pour les murailles, couloirs, etc., — qui me rendrait d'immenses services si je ne craignais d'échouer dans mon essai ; elle est, assure-t-on, moins coûteuse que la peinture à l'huile, ne produit aucune odeur, sèche en peu d'instants, résiste à l'humidité, & peut fort bien s'appliquer sans l'aide d'ouvriers du dehors.

— Mais c'est merveilleux cela, ma chère voisine ! Et quelle est cette recette, s'il vous plaît ?

— La voici, tout incomplète qu'elle me paraît : Vous prenez de la chaux, que vous éteignez en jetant un petite quantité d'eau dessus. — Vous mêlez cette chaux, réduite en poudre, à du lait caillé ; — le mélange fera immédiatement redeve-

nir le lait fluide ; — vous ajoutez à ce lait de la poudre de chaux, jusqu'à ce que vous ayez obtenu un liquide convenable pour être étendu avec un pinceau sur la muraille ; — alors, afin de donner une nuance quelconque à cette couleur, vous y jetez soit de l'ocre jaune, soit du noir d'ivoire, soit du rouge ou du bleu de Prusse bien bronzé, soit de la laque, selon que vous voudrez donner à vos couloirs une teinte jaune, grise, noire, bleue, rouge clair, etc. — Le bleu de Prusse & la laque donnent les teintes les plus délicates.

Il ne faut pas mettre une trop grande quantité de matière colorante dans l'enduit, parce que cela l'empêcherait d'être aussi adhérent à la muraille. Il faut, de plus, ajouter quelques blancs d'œuf bien battus à la préparation, mais *point trop*, vu que cela pourrait faire écailler la couleur une fois posée. Comme cette couleur sèche très-vite, on l'éclaircira au besoin, en y ajoutant un peu de lait ; mais, par précaution, il vaut mieux n'en faire à la fois qu'une petite quantité.

On en met deux couches sur les murailles, & quand ces deux couches sont bien sèches, on frotte vivement avec un morceau d'étoffe de laine souple, ce qui donne à l'enduit un brillant presque semblable à celui du vernis.

— Mais, si vous réussissez cette expérience, qui me semble facile, votre maison sera presque remise à neuf du premier coup, chère madame R...

— Nous aurons encore les boiseries.

— Chez moi, on les lave simplement avec une dissolution de 250 grammes environ de savon vert dans un seau d'eau. Puis on passe ensuite dessus, pour rincer, une éponge imprégnée d'eau fraîche. On les lessive aussi quelquefois avec ce que les peintres appellent *eau seconde* ; mais si la lessive est trop forte, il arrive ce qui m'est arrivé une fois : que la couleur à l'huile des boiseries s'enlève par plaques, & qu'il n'y a plus d'autre ressource que de les repeindre entièrement à nouveau.

— Alors j'emploierai incontestablement la première manière. Il y a moins de risques à courir.

— Connaissez-vous un bon moyen pour le nettoyage des meubles ?

— Je me suis contentée, jusqu'ici, d'essuyer les miens avec un linge doux et sans frotter, afin d'en conserver le brillant le plus longtemps possible. Quand il y avait dessus de petites taches, j'y passais un peu d'huile d'olive, que j'enlevais aussitôt avec mon linge doux. Si les taches étaient plus grandes, je les faisais disparaître en étendant de l'eau de savon un peu forte, que je laissais sécher sur place, & que j'otais ensuite à l'aide d'un linge sec. Puis, pour remplacer le vernis que cette opération avait enlevé, je passais légèrement à l'endroit endommagé un tampon imbibé d'alcool.

— Moi, je tiens de mon ébéniste un excellent vernis destiné à remettre le mobilier complètement à neuf. Il se compose de 750 grammes de gomme laque blonde, — de 64 grammes de mastic en larmes, le tout mêlé à froid, — en ayant soin de remuer souvent — à un litre d'alcool à 36 degrés. Ce vernis, solide & coloré, est surtout excellent pour les meubles d'acajou. On l'étend, puis, lorsqu'il est bien sec, on le frotte, à plusieurs reprises, avec un tampon de laine. Maintenant, si vous préférez l'encaustique suivant, il est plus simple & encore très-suffisant pour les nettoyages de moindre importance.

On fait fondre, sur un feu peu ardent, dans une terrine vernissée, une partie de cire à frotter coupée par petits morceaux. Quand la cire est fondue, on la retire du feu; on y ajoute une égale partie d'essence de térébenthine; on bat le tout pour en former une sorte de pâte que l'on peut conserver, pour le besoin, dans un pot bien bouché, & que l'on étend sur les meubles avec un tampon de toile, d'abord, puis que l'on frotte ensuite avec de la laine. En parlant d'encaustique, vous devriez bien en mettre un peu d'un autre genre, sur le carrelage, jadis rouge, qui *orne* ou plutôt qui *dépare* votre vestibule d'entrée ?

— J'y songeais justement! & pour preuve, regardez ce chaudron: il contient 500 grammes de cire jaune & 5 litres d'eau. Lorsque mon eau sera chaude & ma cire bien fondue, je jetterai dans le chaudron 60 grammes de sous-carbonate de potasse; je remuerai de temps en temps, je laisserai refroidir, puis je mélangerai l'eau avec la cire qui, formant par l'alcali une sorte de savon, s'unira à l'eau. J'étendrai alors cet encaustique, sur le carrelage endommagé, à l'aide d'un gros pinceau ou même d'un balai de crin, & je le ferai frotter avant qu'il ne soit complètement sec.

— Ma chère amie, quand vous aurez arrangé tout cela de la sorte, votre maison sera superbe!

— Oh! il y a encore maint & maint petits dé-

tails que je passe sous silence & qui ne sont pas le moindre de mes soucis, cependant! Les cadres de bois doré de ces glaces, par exemple, de ces vieux tableaux si noircis eux-mêmes par le temps... cette garniture de cheminée en albâtre, puis ces bronzes dorés, puis ces marbres, puis...

— Un instant, de grâce! n'allez pas si vite. — Pour les cadres de bois doré, vous mêlerez de 15 à 20 grammes d'eau de Javelle, avec deux ou trois blancs d'œufs bien battus; vous imprégnez une brosse douce de ce mélange, & n'aurez plus qu'à en frotter légèrement les cadres.

Pour les peintures noircies, lavez-les avec précaution, à l'eau-de-vie; puis passez-les à l'eau fraîche.

Pour la garniture d'albâtre, servez-vous, si vous voulez lui rendre sa blancheur première, d'eau de savon tout uniment; & si elle est tachée de graisse ou de cire, frottez-la légèrement avec un peu de poudre de talc.

Pour les bronzes dorés, nettoyez d'abord les taches de graisse ou autres qui peuvent s'y trouver, avec de l'eau chaude dans laquelle vous aurez délayé un peu de soude; puis laissez sécher. Ayez ensuite une solution composée de: 32 grammes d'acide azotique, de 4 grammes de sulfate d'alumine & de 125 grammes d'eau, dans laquelle vous plongez un pinceau que vous passez sur les parties préalablement nettoyées de votre bronze doré. Il ne vous reste, pour finir, qu'à mettre sécher devant un feu doux.

Enfin, pour le marbre, faites fondre 125 grammes de cire blanche avec 32 grammes d'orcanette pulvérisée. Passez ce mélange à travers un linge, & ajoutez-y 125 grammes de térébenthine. Vous remuez le tout jusqu'à complet refroidissement, puis vous frottez le marbre avec un tampon de coton imprégné de cet encaustique.

— Mille remerciements, chère amie. Vous ne direz point, cette fois, que c'est moi qui vous ai appris du nouveau; car c'est bien vous qui m'avez mise au courant d'une quantité de procédés dont j'ignorais moi-même l'existence!

— Oh! ne m'en attribuez point le mérite, chère madame R...! J'ai bien tiré quelques-unes de ces recettes de ma propre expérience; mais le plus grand nombre me vient d'une agréable publication qui n'existe plus, le *Paris-Magaïne*, & d'un excellent ouvrage qui se vend, à l'heure présente, chez M. Théodore Lefèvre, 2, rue des Poitevins. On l'appelle le *Livre de la Ménagère*, & il coûte 2 fr. 50 c.

En attendant que je fasse de nouveaux emprunts, pour toi & nos amies, à cet ouvrage utile, au revoir, ma Jeannette! FLORENCE.





G. Gouin

178, Boulevard des Capucines, Paris.

A. Chaillet

N° 3947.

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Etiffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.
Toutards des Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.
Modes de Madame Tarot, Rue Savard, 4.
Passenentours des Galeries de Choiseul, Rue N. des Petits Champs, 36.
Machines à Coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

Ayuntamiento de Madrid

MODES

Les jupons de soie noire, de nécessité absolue dans la toilette des femmes, se garnissent, pour la plupart, de façon différente sur les lés de devant & sur ceux de derrière. Quand on ne craint pas d'employer beaucoup d'étoffe, les volants plissés sont toujours très en faveur & fort distingués.

Voici quelques modèles d'ornements :

Par devant, trois volants plissés étagés, retombant les uns sur les autres, ou seulement un haut volant plissé, prenant aux genoux.

Les lés de derrière sont garnis de cinq volants, droit fil, posés à gros tuyaux espacés. Ils ont chacun trois centimètres de différence de hauteur.

Un autre est garni, en rond, de quatre volants. Deux, en biais, rouleautés au bord, froncés & alternés de deux autres plissés.

Celui-ci a le devant bouillonné en long, les bouillonnés s'élargissant vers le bas. Les lés de derrière sont ornés d'un assez haut volant en biais, surmonté d'un bouillon presque aussi haut que le volant, de trois petits coulissés, & d'une tête tuyauté. Le même ornement, un peu moins haut, se reproduit une seconde fois. Il est attaché, ainsi que le premier, au devant bouillonné, par des nœuds de ruban à bouts.

J'ai aussi vu des jupons dont les garnitures de devant remontent de côté, simulant une double jupe. Sur les vides formés par ce remonté, se placent des nœuds de soie rouleauté. On fait encore des volants froncés, ornés au bord, d'un plissé plus ou moins haut.

Puis avec le taffetas brillant, des petits volants découpés à l'emporte-pièce, des ruches, des plissés à la vieille, etc.

Avec des toilettes noires, cachemire, gaze, barège, crêpe de Chine, etc., rien n'est aussi comme il faut qu'un jupon de soie noire (on ne porte plus de transparent de couleur tranchée); mais, par les grandes chaleurs & la poussière, il est remplacé par un jupon de percale rayée, ou de satinette unie. Les volants plissés sont les seuls jolis avec ce genre d'étoffe. Quand on a un de ces jupons de percale rayée, rose & blanc, bleu & blanc, etc., il est bon de faire un gilet à manches d'étoffe semblable, sur lequel on pourra mettre une petite cuirasse sans manches. J'en ai vu en faille noire, toutes brodées de jais, à longues basques collantes, & ouvertes devant. Il y en a de plus élégantes, dont les manches sont en tulle noir brodé de jais, ainsi qu'un tablier qui se rattache derrière, avec de très-larges rubans. Mais ce dernier modèle doit être porté sur un jupon de soie noire. Les rubans qui rattachent le tablier brodé peuvent être en soie noire, doublés & mélangés de rubans de couleur.

Quand on a une ancienne casaque noire, cachemire, soie ou autre, on enlève les manches, qui, généralement, s'usent facilement; on l'ouvre devant pour la rafraîchir, & on peut la mettre, l'été, sur un gilet & un jupon de percale rayée. Cela lui donne tout à fait l'aspect d'un costume nouveau. Disons, en passant, qu'à la campagne, où l'on peut se permettre de porter des petits souliers découverts, il faut avoir les bas de couleur, assortis aux costumes, unis ou rayés.

La broderie anglaise est plus que jamais en vogue. On en garnit les costumes; on en fait des tuniques entièrement brodées, & des robes complètes. Sous les tuniques, on met un transparent de couleur. Corsages montants ou décolletés.

On m'a montré une jolie toilette, ainsi composée : Le devant de la jupe de nanzouk blanc est entièrement brodé à plat. La broderie s'élargit vers le bas. Le derrière est garni de cinq volants brodés, montant jusqu'à la taille. Le corsage est plat & tout brodé. Les manches unies, avec un volant brodé. Le dessous de cette robe est en mousseline mauve, & chaque volant est doublé d'une semblable mousseline, afin de conserver partout la même teinte. Ceinture ronde ou à longs bouts, en ruban mauve.

On brode également la toile grise ou écru. Souvent le dessin ne se compose que de roues, & cela est d'un effet très-réussi.

Le *nankin* fait aussi de charmants costumes d'été. J'ai remarqué celui-ci porté par une fillette de dix ans. Il m'a beaucoup plu.

Jupe plissée à très-gros plis doubles. Corsage plat, décolleté, & à très-longue taille. Chemisette & manches blanches plissées.

Autour des épaulettes & du corsage, petite garniture de broderie anglaise continuant en bretelles par devant, & descendant en tablier jusqu'au bas de la jupe, qui est sans plis sur le devant & ornée de bandes de broderie en travers. Large ceinture de faille bleu de ciel. Bas de fil d'Écosse, du même bleu. Petit chapeau de paille anglaise, bordé de velours noir orné d'un tour de plumes bleu de ciel. Aile noire, de côté.

Pour enfants & fillettes, on fait de jolis petits costumes de toile grise. Ils sont garnis, dans le bas de la jupe & au corsage, d'un petit volant, festonné en couleur.

Ceux de cachemire de nuance claire se festonnent également. On les orne aussi de broderies anglaises, de guipures & de galons de laine blanche. — Grandes ceintures de laine ou de faille blanche, très-peu serrées autour de la taille, qui descend jusqu'aux hanches.

Voici maintenant la description d'une robe de

foulard pour les personnes qui n'aiment pas les doubles jupes.

Dans ce moment, tout se voit, tout se porte en fait de modes. Il s'agit de bien choisir ses modèles, & de se méfier de la trop grande nouveauté qui souvent n'a qu'un jour, & tombe sous le ridicule. La femme vraiment distinguée ne doit jamais adopter rien d'excentrique ni d'exagéré.

La robe que je vais décrire a des manches bouillonnées en travers, les bouillonnés séparés par de petits biais ; c'est la forme Henri III ; elle ne va bien qu'aux personnes minces, & peut être remplacée par des manches ordinaires.

Cette robe, de foulard sergé, est gris, vert-de-gris. Le devant est bouillonné en long. Les deux lés de côté sont plissés « plis plats, depuis le haut jusqu'en bas. » Les lés de derrière, garnis de trois volants en biais, liserés de pareil. Quand on veut diminuer la queue, la robe se relève en dessous, de façon à former un pouff. Le corsage est à pointes devant, & à longues basques faisant habit par derrière. Ces basques, qui sont liserées, ont des revers, sur lesquels sont placés trois petits nœuds de ruban.

Pour une femme d'un certain âge, chapeau de dentelle noire avec guirlandes d'églantines de toutes couleurs. — Si cette toilette est destinée à une jeune femme, chapeau de paille d'Italie à larges bords avec guirlande d'églantines, ou fleurs des champs autour de la calotte, longue traîne en arrière.

La dentelle de Lama & celle de Chantilly s'em-

ploient pour vêtements d'été. On fait de jolies *rotondes pèlerines* à plusieurs rangs de dentelle. Un bel effilé de soie mélangé de perles de jais se place sur chaque tête de dentelle & la fait bien tomber.

On voit aussi de petites rondes en cachemire & en sicilienne, avec une dentelle ou un effilé au bord ; elles sont brodées au passé ou toutes couvertes de galons de jais, dont on commence un peu à abuser comme garniture.

Les mantelets-écharpes, les petites mantes à capuchons de dentelle sont très-ornés de jais & de nœuds de ruban. Les plumes de coq faisant ruche se mettent beaucoup en bord, mais c'est moins solide & moins distingué que les plumes d'autruche.

Les modèles dont je viens de parler sont nouveaux & commodes ; mais néanmoins le *dolman* reste toujours le pardessus par excellence. Qu'on soit à pied ou en voiture, il a l'avantage de ne nullement déparer une toilette & convient pour toutes les saisons. On les fait cintrés. — Il y en a de très-ornés de jais ; mais les mieux portés sont toujours soutachés, tout à fait ou seulement aux coutures. Bords de plumes frisées, qu'on peut remplacer en hiver par de la fourrure.

Les ombrelles-cannes sont les préférées pour les sorties à pied. L'élégance exige l'ombrelle assortie à la toilette. Quand on veut rester simple & n'en avoir qu'une, il faut la choisir *écru*, doublée de même, ou en dentelle de Lama doublée de blanc. Avec un costume noir, une ombrelle de cette couleur, brodée de jais fin, est d'un joli effet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Si, chaque jour, nous pouvons constater les services que nous rend la machine à coudre, combien, aux changements de saison, devons-nous les apprécier davantage ! Elle nous aide à confectionner les costumes en étoffe modeste, dont le prix de façon dépasserait souvent l'achat de l'étoffe. Pour votre usage particulier, mesdemoiselles, je puis vous signaler la *Favorite des Dames*, de M. Charles Raymond. Elle marche à la main, fait tous les ouvrages de couture, & sa fabrication est parfaite. Il y a quelques années, le dépôt de cette machine se trouvait à Manheim &, de cet éloignement, surgissaient, pour les réparations, de grandes difficultés. M. Seeling, agent de la Compagnie Wheeler & Wilson, vient d'établir à sa maison du boulevard de Sébastopol, 70, un dépôt de la *Favorite des Dames*, de M. Raymond, dont il est l'agent.

Une machine à coudre est un utile & charmant cadeau, & j'engage mes jeunes lectrices à le préférer, lorsqu'elles sont consultées, aux mille fantaisies inutiles qu'on leur offre le plus souvent. Le prix est de 64 francs, y compris les aiguilles, un

guide droit, etc., etc. Elle est garantie deux ans, & envoyée *franco*. Nous prions, tant pour la machine Wheeler & Wilson que pour la *Favorite des Dames*, de s'adresser directement à M. Seeling.

J'ai à vous parler maintenant des étoffes d'été, tissu de fil, batiste, toile & percale. Les magasins de *Pygmalion*, 42, rue de Rivoli, nous offrent une collection de percales, de satinettes Pompadour & à rayures, qui feront de gentilles toilettes de campagne, fraîches & agréables à porter par la grande chaleur ; la batiste, *écru* & à rayures camaïeu ou de couleur, sera réservée pour les toilettes plus habillées. La *Sultane*, la *Bengaline*, tous les tissus légers & brillants pourront remplacer la mousseline & le jaconas, pour les personnes redoutant les dépenses qu'entraîne l'entretien des toilettes en mousseline qui ne peuvent être portées chiffonnées ou défraîchies. Le prix de ces étoffes est très-variable ; il s'en trouve depuis 60 centimes le mètre jusqu'à 4 & 5 francs. Je ne citerai que les prix de la diagonale *Isabelle* & du *Royal Mohair* : 65 c. le mètre pour la diagonale & 95 c., pour le *mohair*, dont la trame

est pure laine. On trouve toutes les nuances assorties.

Comme étoffe de soie, signalons le drap de soie Pygmalion noir & de nuances claires & nouvelles, à 4 fr. 75 c. le mètre.

Les costumes en soie, tout confectionnés, sont très-joliment garnis, & le prix : 125 fr. m'en a paru bien raisonnable. Ils se composent d'une jupe ornée soit de volants, soit de bouillonnés; d'une double jupe avec biais & liserés, & d'un corsage croisé. Les costumes en toile pur fil sont ornés de bandes brodées au plumetis, disposées autour de la tunique du corsage & d'un grand volant à tête plissée qui garnit la jupe; le prix est de 28 francs. Les magasins de *Pygmalion* envoient franco des échantillons aux abonnés qui en font la demande.

Les *Galleries de Choiseul* ont en ce moment un bien joli choix de dentelles perlées & de passementeries. La richesse de ces dernières, qui n'exclut pas la délicatesse du dessin, les fait employer comme tête, courant au-dessus d'une dentelle ou

d'une guipure. La garniture est alors tout à fait élégante. Les guipures en fil, les effilés en fil écru & blanc garnissent les costumes en toile; les plissés en mousseline se posent aux costumes en lainage clair & en foulard. Les *Galleries de Choiseul* en ont un assortiment très-varié; les plissés se répètent en plusieurs hauteurs, selon l'emploi auquel on les destine: garniture de tunique, de corsage & de manche. Les boutons de fantaisie en acier, en oxydé, ont cédé le pas aux boutons en nacre brune & blanche, unie ou travaillée, dont la vogue ne semble pas finie; on les pose aux costumes en toile de Cholet ou Zéphyr.

A côté de ces jolis accessoires de nos toilettes qui sont en profusion aux *Galleries de Choiseul*, nous trouvons tous les articles pour chapeaux: tulle, fleurs, rubans, étoffes détaillées en biais, motifs en perles de jais disposés en diadème, en aigrette ou isolés. Ajoutons que les voilettes en dentelle perlée sont élégantes par leur dessin & nouvelles par leur forme.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Costumes des magasins de *Pygmalion*,
102, rue de Rivoli.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Robe en taffetas rayé. La jupe est ornée de trois grands volants bordés d'une ruche à la vieille; le haut du dernier volant est surmonté d'une ruche; les volants ne font pas le tour et sont arrêtés sur le côté par des nœuds en taffetas. Sur le devant de la jupe se trouve un volant fixé au deuxième nœud et arrondi au milieu; tablier drapé, arrêté sous la basque par un large nœud dont les longs pans sont garnis d'un effilé mêlé gris et noir. — Corsage à basque plissée derrière. — Manche à coude, ornée dans le bas d'un plissé surmonté d'une ruche. — Chapeau en paille d'Italie avec ruche en faille marron et guirlande de roses et de jacinthes.

Deuxième toilette. — Robe en faille de deux tons; dans le bas, un grand volant à tête liserée de nuance foncée, et surmonté de deux gros bouillonnés à tête; devant, trois grands biais liserés arrondis, séparés des bouillonnés par un biais liseré que retiennent cinq gros boutons. — Corsage ouvert à basque fendue derrière. Cette basque ornée d'un large coquillé, forme deux pointes devant. Revers formé de deux pointes, l'une de nuance foncée avec le bouton clair, l'autre de nuance claire avec le bouton foncé; plissé doublé à l'encolure. — Manche à revers, avec un biais retenu par trois boutons, large plissé remontant vers le coude. — Chapeau en paille de riz à fond mou en faille, avec draperie en faille; il est orné d'un oiseau des îles et d'une touffe de roses et de lilas blancs.

Costume de fillette. — Robe en sicilienne; devant, trois bandes plissées à plis contrariés; les plis sont faits en remontant d'un côté et en redescendant de

l'autre, et sont soulevés au milieu; au bas de la robe, volant froncé surmonté de la même bande plissée. — Corsage boutonné sur le côté avec deux rangées de boutons; la basque longue est arrondie devant, plissée et fendue derrière; draperie formant pouff. — Manche avec parement à deux pointes et plissé double sur le côté. Tout le costume est garni d'une petite guipure. — Chapeau en paille belge, orné d'une draperie en faille et d'un large nœud avec bouquet de petites marguerites.

SIXIÈME CAHIER

D. B. pour taie d'oreiller. — Toilettes de babies. — Clémentine. — Garniture. — Camisole. — Tentures pour chambre à coucher, lit et fenêtre. — Papillon es-sue-plumes. — Fichu oriental. — Toilette de bains de mer. — Entre-deux. — Bonnet de baby, dentelle renaissance. — Entre-deux. — Dentelle en filet. — Dentelle crochet et mignardise. — Dentelle renaissance. — Corbeille-tulipe. — Costume de campagne.

PLANCHE VI

PREMIER CÔTÉ,

Corsage
Tablier { Première toilette, gravure du 1^{er} Juin

DEUXIÈME CÔTÉ.

Corsage pour petite fille (gravure du 1^{er} juin).

Corsage de baby (deuxième toilette, page 1, cahier du 1^{er} juin).

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ.

COL MATELOT pour enfant, guipure Richelieu. On peut employer ce dessin pour mouchoir ou pour garniture. GARNITURE, guipure Richelieu.

DEUXIÈME CÔTÉ.

QUART d'un dessus de table, tapisserie par signes.
Ce modèle servira également pour descente de lit en
le faisant sur gros canevas.

TAPISSERIE COLORIÉE

LAMBREQUIN pour ameublement, assorti à la chauffeuse
publiée en février; suivant la destination, on fera le

travail sur canevas gros ou fin. On se rendra facilement
compte de la grosseur que l'on peut employer en calculant
le nombre de points sur le canevas. Si l'on veut compléter
l'ameublement, on composera une bande pour enadrement
de rideau et de portière, en disposant des motifs pris soit
dans la chauffeuse soit dans le dossier paru en tapisserie
par signes, soit dans le lambrequin.

MOSAÏQUE

Je ne voudrais pas compter au nombre de mes amis,
si distingué qu'il fût d'ailleurs, l'homme qui, sans
nécessité, écraserait un ver. On peut, certes, sans être
un criminel, broyer d'un pas distraire l'escargot qui
rampe le soir sur le sentier; mais un homme doué
d'un bon cœur, à moins qu'il ne soit un jardinier dans
l'exercice de ses fonctions, fera un détour & le laissera
vivre, si re-

gardant à ses pieds, il a pu voir à temps l'humble
créature accomplissant les fonctions de la vie que Dieu
lui a donnée.

WILLIAM COUPER.

Être sévère pour soi, indulgent pour les autres,
c'est être sage et se faire aimer.

N. V. DE LATENA.

Le mot de l'Énigme du numéro de Mai est PERSONNE.

Explication du Rébus de Mai : *Un bon averti en vaut deux.*

RÉBUS

